

III

CONFÉRENCES FRANÇAISES

RÉCIT D'UNE SOEUR

SOUVENIRS DE FAMILLE, RECUEILLIS PAR MADAME AUGUSTUS CRAVE ,
NÉE DE LA FERRONNAYS ¹.

— 1866 —

L'histoire a ses moments d'orage et ses mauvaises saisons, comme la nature, et ces heures terribles semblent peu favorables aux méditations littéraires, surtout en France, pays où l'on ne sait pas se distraire d'une passion dominante et penser à deux choses à la fois. Cependant, les événements qui influent sur la vie n'en modifient pas le fond. Elle est toujours un court espace, inégalement partagé entre le plaisir et la peine, et inévitablement terminé par la mort. Cela n'est pas neuf, mais cela ne change pas. Les livres qui nous parlent avec éloquence et vérité de ces conditions générales de toute vie vien-

¹ 2 vol., chez Didier.

nent donc toujours à propos ; ce sont les guides du voyage que nous avons tous à faire, et s'ils nous apportent pour la route une provision d'énergie, de foi, d'ardeur, ils sont les bienvenus.

L'année 1866 a vu paraître un grand nombre de ces livres consolateurs. Quelques-uns, vraiment admirables, méritent de grossir la collection, déjà fort riche, de cette partie de la littérature française à laquelle convient le nom de *littérature intime*.

Penchée pendant de longues années sur des manuscrits, comme un sculpteur sur le marbre d'un tombeau, la veuve de Frédéric Ozanam a terminé par deux volumes de lettres très-bien choisies l'édition complète des œuvres de ce jeune professeur¹, onze volumes, sortis de la plume d'un homme ardent, poétique, savant, éloquent, vertueux, revus après lui par une femme, et rendus ainsi tout à fait dignes d'être offerts, depuis la première jusqu'à la dernière page, aux esprits mâles et aux regards purs. Un huitième volume, ajouté par M. de Falloux aux œuvres de madame Swetchine², achève de rendre très-justement à cette rare intelligence la gloire qu'elle s'était refusée, et qui se cachait dans plusieurs autres gloires. Parcourez, à la table des matières, la liste des correspon-

¹ Paris, Lecoffre.

² Paris, Didier.

dants de madame Swetchine, vous y trouvez les noms de quelques-uns des principaux personnages de la scène contemporaine, Maistre, Lacordaire, Tocqueville, et de quelques-unes des reines de la plus haute société européenne. Les uns et les autres sont venus en quelque sorte prendre de la lumière et demander leur chemin auprès de cette femme inconnue, étrangère, isolée, sans influence apparente et sans éclat, qui n'avait elle-même d'appui qu'en Dieu. Ce volume contient précisément les lettres que lui adressa M. de Tocqueville, et, au même moment, les derniers papiers inédits de ce grand écrivain étaient publiés¹ par les soins de M. Gustave de Beaumont, mort lui-même peu de semaines après, comme s'il eût été dans sa destinée de suivre son ami partout, même au delà de la vie, et de ne lui survivre un instant que pour s'enfermer dans le monument qu'il achevait d'élever à sa mémoire, dont la postérité ne séparera pas la sienne. Peu de temps après, le nom de madame Swetchine reparaisait, associé au nom de Lacordaire, dans l'étude attachante que le P. Chocarne a consacrée à la vie religieuse de son illustre maître², étude qui permet aux admirateurs et aux détracteurs de ce grand orateur des foules de pénétrer derrière la clôture des monastères où

¹ Paris, Michel Lévy.

² Paris, Poussielgue.

il a vécu en pénitent et en serviteur irréprochable du Dieu crucifié. Ce que le disciple a fait pour le maître, un autre maître n'a pas dédaigné de le faire pour un jeune disciple, et, à côté de ce grand portrait de Lacordaire, on aime à pendre le médaillon exquis d'Henry Perreyve, dessiné par le P. Gratry¹. Pour continuer cette galerie de nos morts, la fille du comte de la Ferronnays a réuni les souvenirs les plus récents et les plus intimes de sa famille dans deux volumes tristes et délicieux, et ces deux volumes eux-mêmes ont servi à tirer de l'oubli, grâce à une analogie touchante, une vie peu connue, et déjà ancienne, la *Vie de mistress Elisabeth Seton*, qui fut aux États-Unis la fondatrice des Filles de la Charité².

Charme incomparable et puissance enchantresse de la lecture ! Lisez, lisez ces livres, laissez-les entrer par vos yeux dans votre intelligence et se faire une place dans votre mémoire, et je vous promets la jouissance la plus pure. Ni le temps ni la mort, ni la paix ni la guerre, ni les affaires ni les plaisirs, n'empêcheront désormais des milliers de lecteurs et de lectrices de s'associer aux douleurs et aux œuvres de madame Seton, de vivre dans le noble intérieur des la Ferronnays, de découvrir l'Amérique avec M. de Tocqueville, d'espérer avec Ozanam, de

¹ Paris, Douniol.

² Paris, Lecoffre.

réfléchir avec madame Swetchine, de contempler dans la cellule d'Henri Lacordaire la pénitence et la gloire, et je suis persuadé que les années grossiront le nombre des âmes appelées à partager de telles amitiés et à vivre dans cette compagnie.

Ma promesse est-elle bien sérieuse? Mon admiration n'est-elle pas suspecte? Est-il bien certain que ces livres, composés de lettres, de notes, de papiers inachevés, que leurs auteurs n'avaient pas destinés au public, trouvent auprès de ce public un accueil empressé? Depuis quand le public, malin et défiant, se laisse-t-il prendre aux enthousiasmes complaisants et cherche-t-il la vérité dans les épitaphes louangeuses?

Le succès, prompt, étendu, prolongé, de tous les livres que j'ai signalés, répond amplement à ces doutes et fait beaucoup d'honneur à ce grand public sérieux, intelligent et sensible, que l'on a tort de confondre avec l'auditoire habituel des mauvais théâtres. Cependant, parmi les lecteurs eux-mêmes dont la curiosité respectueuse environne ces livres, il s'agit une question difficile à résoudre.

I

Chacun de ces ouvrages, en effet, et surtout le *Récit d'une Sœur*, auquel cette étude sera particulièrement consacrée, soulève la question des limites qui doivent protéger la vie privée contre la littérature.

En recueillant pour elle-même, puis en offrant à quelques amis, et en publiant enfin, sur les instances de ces amis, les souvenirs qui composent le *Récit d'une Sœur*, l'auteur de ce récit pathétique n'a pas eu la pensée de prêter des arguments à une thèse controversée par les critiques. Ah ! vous comprenez bien ce qu'elle a voulu, vous tous qui aimez au delà de la mort ! Après les corps, les mémoires tombent en cendres, les derniers restes du souvenir se décomposent et s'effacent sous le marbre glacé de l'oubli. Elle a voulu briser ce marbre, rendre à des ombres chéries un peu de couleur, de rayonnement et de durée, et puisqu'elle ne pouvait pas ranimer les physionomies charmantes de ses sœurs disparues, il lui a plu d'étendre au loin la leçon de leurs douleurs, de creuser et de prolonger le sillon de leurs vertus, de faire parler, briller, germer leurs exemples, de multiplier autour de leurs noms les suffrages d'un attendrissement respectueux.

Je le sais, madame Craven, pas plus que M. de Beaumont, pas plus que M. de Falloux, n'a obéi à une ambition littéraire, et pourtant, bon gré mal gré, les livres que nous leur devons viennent se heurter contre cette question inévitable : *Convient-il de livrer au public les détails les plus intimes de la vie des familles?*

Beaucoup d'esprits délicats refusent à la littérature l'entrée de ce domaine réservé. Je ne me charge pas de combattre leur opinion pour plusieurs motifs, et entre autres, parce que je la crois bonne.

Les littérateurs de profession vont se récrier. Ils savent bien que je ne leur dispute point les biographies, les Mémoires, les documents, qui peuvent servir de pièces à l'histoire générale. Je ne défends contre eux que la vie tout à fait intime, le secret de la famille, du foyer, de la cellule, et ils réclament à haute voix : « Si vous murez la
« vie privée, disent-ils, si vous tirez un rideau épais de-
« vant cette partie sacrée de nos heures que remplissent
« tour à tour l'amour, l'amitié, le repos, la prière, le li-
« bre abandon, vous nous condamnez aux fictions, aux
« romans, au théâtre et à la fable! Si vous ne voulez,
« comme Corneille, la Fontaine ou Molière, instruire les
« hommes qu'en leur montrant l'infortune dans de plus
« grands qu'eux, le ridicule dans de plus petits, le vice
« dans des types imaginaires, vous nous condamnez à ne

« pleurer qu'avec Iphigénie, à ne nous moquer que des
« singes ou des renards, et à ne châtier qu'Harpagon ou
« Argan. Jamais tous ces masques n'exprimeront la face
« humaine. Jamais vos décors ne vaudront la nature. »

Je ne discute pas avec les littérateurs, bien qu'ils me cèdent Corneille, la Fontaine et Molière, dont je pourrais me contenter. Ce diable boiteux d'un conte, qui soulevait les toits pour jeter ses regards dans les intérieurs, s'amusa sans doute beaucoup; mais je m'intéresse moins au plaisir des spectateurs qu'au sort des personnes regardées. La vie privée est-elle donc un spectacle? La littérature n'est pas tout en ce monde, et la vie privée est presque tout. Voyez donc les gens qui vivent uniquement pour ce petit cercle qu'on appelle le monde! Quel apprêt et quelle affectation! Que sera-ce, s'ils croient vivre pour ce cercle bien plus vaste qu'on nomme le public? J'ai peur que l'esprit et la grâce, déjà si rares, ne se transforment en acteurs essayant des costumes et répétant les rôles d'une pièce qui sera jouée! J'ai peur que la publicité ne gâte l'intimité.

Or, s'il faut choisir entre le plaisir de la lecture et le bonheur de l'intimité, mon choix est fait. Oui, la vie privée est la vie véritable, elle est l'asile sacré des affections et le refuge de l'âme indépendante. Elle élève au degré de température qui la fait épanouir la plante délicate qui

se nomme le cœur. Dans la vie privée, il nous semble quelquefois voir au milieu de nos familles Dieu lui-même, et rencontrer ses regards paisibles qui se posent sur nous. L'amour, la piété, l'étude, l'art, la charité, aiment le secret. Nos doutes, nos désirs, nos lettres, nos notes, nos joies, nos abattements, ont besoin du secret. Tous nos trésors, enfin, ne sont des trésors qu'à condition d'être cachés.

Cette lettre que vous écrivez là simplement, au courant du cœur, sur votre petite table que nul ne dérange, et que vous allez sceller de votre devise favorite, petite énigme que vous avez composée pour n'être qu'à moitié devinée, cette lettre, que va-t-elle devenir, si vous pouvez supposer que ce brutal que l'on nomme le public peut regarder par-dessus votre épaule? Adieu le naturel! La vapeur refroidie n'est qu'une eau insipide, la lettre destinée au public n'est qu'un billet de faire part. Non, Gutenberg n'a pas inventé l'imprimerie pour publier les secrets de la petite poste. Et votre journal! L'usage du journal est déjà très-discutable. Ce petit rapport secret, que tant de personnes prennent la peine inutile de s'adresser tous les soirs, ce miroir de papier, miroir perfide où le possesseur paraît si joli et le voisin si laid, que va-t-il devenir, si vous vous dites tout bas qu'il pourra être un jour publié? Un feuilleton insupportable, un article

de mode, un mélange de malice et d'affectation. Non, non, il faut protester, et défendre contre la littérature imprimée la littérature manuscrite. Ne laissons pas forcer nos tiroirs, décacheter nos lettres, violer nos retraites, dresser une échelle et regarder par-dessus le mur qui défend notre jardin, changer en squares le mystère de nos bois, et nos sources ignorées en abreuvoirs publics !

Convenons donc bien haut que la publicité donnée aux détails de la vie intime n'est et ne peut être qu'une exception.

A quelles conditions doit-elle être admise ?

Le public, à cet égard, ne se trompe pas. Juge, après avoir été complice, il est encore plus sévère qu'il ne s'est montré curieux. Il prête l'oreille aux confidences, et si elles l'ennuient, il les méprise et il s'en moque. Un instinct assez sûr le conduit à des règles raisonnables, que l'on peut réduire à deux. Le public exige que les révélations auxquelles on l'initie soient *absolument vraies* et *exceptionnellement belles*. Ce n'est pas assez dire ; car dans toutes les œuvres d'art ou de littérature le public cherche ces deux qualités : la vérité, la beauté. Ici, une vérité particulière, une beauté particulière, semblent requises. Quelle vérité ? quelle beauté ?

Dans ce genre de publications intimes, la littérature a,

en quelque sorte, les mêmes lois que l'optique. On ne voit bien qu'à un certain point et sous un certain angle. Or, si vous voulez émouvoir par des souvenirs intimes, ne les publiez qu'après la mort, pas trop loin, pas trop près. Au lendemain, la louange et la douleur étouffent la vérité; après un siècle, la vérité échappe au contrôle. Le public s'amuse, mais il se moque des révélations des vivants. Rien, en ce genre, ne mérite à ses yeux d'être publié que ce qui n'a pas été fait pour l'être. Des écrivains éloquents ont voulu raconter leur propre histoire, depuis leur première goutte de lait jusqu'à leur dernière tasse de tisane, depuis leur première dent jusqu'à leur dernier cheveu; ils se sont donné mille peines pour intéresser le public et poser devant lui; ils ont perdu leurs frais de toilette. « La mort est l'avènement du vrai, » a dit un poète. Oui, il y a après la mort un certain moment favorable, un certain point juste où apparaît la vérité, et où le public se place instinctivement.

Voulez-vous parler des vivants ou de ceux qui vivaient hier? N'espérez l'intérêt sérieux que des lecteurs qui ne les ont pas connus, qui les voient de loin, comme nous voyons les morts. Confiez-vous hardiment au public et défiez-vous de l'intimité.

Eh quoi! n'est-on pas touché surtout par les souvenirs intimes des personnes que l'on a connues? Pas toujours.

A part un petit nombre de lecteurs ou de lectrices au goût délicat et au cœur fidèle, on rencontre tant de voisins qui aiment à rapetisser leurs voisins, même sans les calomnier ! L'archevêque, M. de Cosnac, disait de saint François de Sales, qu'il avait connu : « C'était un brave homme, mais il trichait un peu au jeu de cartes. » Les gens du monde accueillent un livre qui parle de leurs familiers comme ils reçoivent une visite. Elle entre, grand tapage de politesse empressée ; elle sort, elle est sortie, petit murmure de critique méchante. Ce livre est bien touchant ; mais que nous veut cette famille, avec ses souvenirs, ses notes, ses impressions de voyage ? Et moi aussi, j'ai des tantes et des nièces, et des lettres, et des sentiments, et des souvenirs. « Il y a aussi des colonnes à Marseille, seulement elles ne sont pas Vendôme, » disait un Provençal. Ils connaissent bien ce penchant des contemporains à la jalousie, au dénigrement poli, à la familiarité peu bienveillante, ces auteurs de Mémoires qui, ayant quelque intérêt à se défier de ceux qui les ont vus, ajournent par testament la publication de leurs manuscrits, et les recommandent à ce juge lointain et apaisé qui se nomme la postérité.

Ce sont des gens d'expérience qui ont conseillé à madame Craven ou à M. de Falloux de ne pas se borner à imprimer des éditions pour quelques amis. Les vieux na-

vigateurs se défient de ces rives étroites, de ces pierres pointues, de ces ondes peu sûres, que l'on trouve dans les courants qui baignent nos demeures; ils aiment mieux se confier au large. Je serais surpris si le *Récit d'une Sœur* ne gagnait pas aussi à quitter les eaux plus ou moins douces de l'intimité et à affronter la pleine mer de la publicité.

Mais toutes ces précautions seront vaines, et les éditeurs de lettres, de notes, de manuscrits inédits, perdent leur peine, même lorsqu'ils nous offrent bien réellement le vrai, et au bon moment, si ce vrai est insignifiant, s'il n'est pas beau, s'il ne rayonne pas de cette beauté souveraine qui est la *beauté morale*.

Nous touchons ici, non plus aux caprices, à la médiosance, à la légèreté, aux petits côtés de l'homme, mais aux grands instincts, incontestables et excellents, qui nous portent à n'assurer la durée et à n'accorder l'admiration, à travers les âges, qu'aux œuvres sur lesquelles est tombé un rayon de la beauté morale.

Les plaisirs, les prouesses ou les bons mots des morts, les jolis yeux des mortes, ne nous touchent plus, et il y a quelque chose de repoussant dans les démonstrations d'orgueil ou dans les ricanements qui sortent d'une bière. A travers les détails intimes, on cherche, on pénètre, on regarde le fond des cœurs, le vrai des caractères, le des-

sous du masque. Tout cela n'est fixé, tout cela n'est révélé qu'après la mort, et lorsque l'âme, dépouillée du corps, du rang, de la fortune, du nom, n'est plus qu'une âme.

Si vraiment vous présentez à nos regards fatigués des hontes et des douleurs de la vie quelques âmes supérieures, des types incontestables de la beauté morale, cela suffit. Ne parlons plus de règles littéraires, de genres convenus, de scrupules du monde. Tout est pardonné, tout est permis à la beauté. Ces règles et ces conventions ont pour unique but d'indiquer les conditions ordinaires de sa réalisation artificielle par la plume ou par le pinceau ; laissez tomber les règles, quand elle apparaît elle-même dans un être sorti des mains de Dieu.

Il nous reste à nous demander si le *Récit d'une Sœur* nous réserve ce sublime spectacle.

Je le crois fermement.

Comment faire partager ma conviction ? Je tremble de manquer de respect à ceux dont je vais parler, par la liberté, la rapidité, la familiarité, inévitables dans un article auquel le lecteur n'accorde pas l'attention grave qu'un livre impose, et dans lequel il voit une sorte d'intermédiaire banal entre la nécrologie et le feuilleton. Je tremble de ne pas donner, dans un compte rendu bien froid, réduction aux proportions étroites, pâle crayon, une idée

suffisante d'une œuvre qui est en dehors de toutes les conditions ordinaires de la littérature. Il me semble voir l'auteur de ce *Récit*, le front collé sur la vitre de sa fenêtre, regardant le cortège de ses morts chéris, au moment où il quitte la maison, s'avance dans la rue, et, après avoir traversé les amis, rencontre le public des indifférents! J'ai peur d'ajouter quelque chose aux froissements qu'elle a dû surmonter et qui l'attendent encore...

Il m'en souvient, dans un des sanctuaires de l'Italie, dans l'enceinte réservée que l'on nomme le *trésor*, j'ai vu de beaux tableaux et de saintes reliques couverts par un voile et pieusement gardés par une femme. Elle vit au milieu de ces images, elle ne se sépare jamais de ces précieux restes, et sans doute, quand elle est seule, elle écarte le rideau, elle s'agenouille et elle prie. Lorsque le trésor s'ouvre devant des inconnus, la gardienne attend en tremblant. S'ils allaient rire! S'ils osaient douter, plaisanter ou médire! Mais la beauté saisit, la sainteté touche les cœurs les moins brûlants. Presque tous les visiteurs s'éloignent tout émus, et au moment où de moins pieux vont sourire et profaner les saintes et belles images, ils se sentent involontairement gagnés par le frisson secret de l'admiration.

II

Voulez-vous voir le bonheur réalisé sur la terre? Il régnait au palais Simonetti, à Rome, à l'ambassade de France, au mois de mai 1830. L'ambassadeur était le comte de la Ferronnays. Il avait été longtemps ambassadeur en Russie, et son caractère, sa grâce, sa loyauté, avaient triomphé de la hauteur de l'empereur Nicolas, qui le traitait en ami. Il était aussi l'ami du roi de France qui, en 1828, l'avait appelé au ministère des affaires étrangères. Beau, brillant, brave, intelligent, il portait dans son cœur, à son front et dans toute sa personne quelques unes de ces qualités qui font du vrai gentilhomme français, au milieu de tant d'humains laids et bornés, le plus présentable et le plus accompli des habitants de la terre.

Il avait épousé la nièce de cette vaillante et fidèle duchesse de Tourzel, qui accompagnait à Varennes le roi et la reine, comme gouvernante de leurs enfants. Trois fils et quatre filles étaient nés de cet heureux mariage. Toute cette famille, comblée de tous les dons de la naissance, du rang, du monde, était réunie à Rome, sous le plus beau ciel de la terre, dans le plus beau mois de l'année, et dans tout l'éclat d'une existence enviable.

Quelques semaines après, la révolution de juillet 1830 ayant emporté la monarchie des Bourbons, les la Ferronnays n'étaient point encore malheureux. Dieu ne leur avait pas tout ôté, il ne leur avait pris que la richesse. Le père, par sa fidélité, avait grandi dans le respect public ; ses fils et ses filles avaient été préparés par une éducation forte au travail et au sacrifice. Pendant quinze ans, leurs parents avaient traversé les honneurs, mais ils n'avaient pas oublié l'émigration, les épreuves des jours d'exil, et quand ils rencontrèrent la pauvreté, ils la saluèrent comme une ancienne connaissance, aimant d'ailleurs et acceptant tout ce qui arrive, parce que, pour des chrétiens, ce qui arrive ici-bas arrive d'en haut. Ils se retirèrent près de Naples, à Castellamare, où leur résidence était assez bien l'image de leur vie, une chambre étroite et une vue magnifique, un horizon radieux contemplé d'une demeure exigüe. Un peu plus tard, nous les retrouvons à Chiaja, dans une jolie maison, gais, consolés, ravis, les frères partant pour la vie active, les sœurs s'aimant de toute leur âme, allant cueillir des fleurs dans les jardins de lady Acton, pour les porter le soir au bal, présentées à la cour, tous dépouillés de la fortune sans l'être d'aucune joie, et goûtant ce plaisir très-particulier que nous trouvons dans les voyages et que nous devrions trouver dans le voyage de la vie, ce plaisir qui consiste à ad-

mirer plus vivement ce qui n'est pas à soi, sans aucun des soucis, sans aucune des vanités de la possession personnelle.

Toutefois cette vie charmante n'était pas exempte de danger. A l'étranger, on est trop libre, on ne sent pas attachés sur soi ces mille regards des parents, des amis, des voisins, des rivaux, dont le contrôle, souvent importun, est plus souvent utile. Les familles des diplomates surtout, habituées à recevoir de grands égards et à nouer des liens passagers, passant de cour en cour, de Pétersbourg à Londres, ou de Londres à Rome, vivent dans un monde cosmopolite, le plus séduisant, le plus amusant de tous peut-être, mais le plus dangereux, et la famille de M. de la Ferronnays n'eût pas échappé longtemps à ce danger, plus grand encore sous le beau soleil de Naples. Aussi bien, nous n'avons pas ici une histoire qui commence comme la légende des saints. Nous sommes en pleine vie réelle, et j'en suis bien aise ; on ne prétendra pas que ce livre nous introduit au milieu de créatures exceptionnelles ; ce n'est pas un voyage au pays des anges, nous sommes bien sur la terre des vivants.

Un des jeunes frères, Albert, fut le premier à s'apercevoir des périls d'une vie trop facile, et il eut le courage de demander à en sortir. C'était une âme ardente dans un corps frêle, capable de faillir, incapable de couvrir là-

chement une mauvaise action par une mauvaise doctrine, et de se pardonner commodément à elle-même. La Providence l'appuya dans ce moment même sur les bras de deux amis, qui le tirèrent à dix-neuf ans de la molle oisiveté dont il avait horreur, et leur amitié opportune fit en peu de temps d'un enfant un homme. Tous les deux lui ont survécu. L'un, M. Rio, avait été placé aux affaires étrangères par M. de la Ferronnays ; il avait refusé à M. de Polignac de changer d'opinion, à M. Guizot de changer de serment ; M. de Polignac et M. Guizot avaient respecté sa fermeté courageuse, et l'avaient éloigné sans le destituer ; il usa de ces loisirs pour contenter à la fois sa passion et sa reconnaissance ; il demanda à son ancien chef la faveur de rendre à son fils les services qu'il avait reçus de lui, et de le prendre pour compagnon de ce voyage enthousiaste dans les musées et les églises d'Italie, auquel nous devons le grand ouvrage sur l'*Art chrétien*¹. L'autre ami, le comte de Montalembert, plus jeune, épris déjà de l'amour de l'Église et de l'amour de la liberté, ne pensant qu'à ces causes sacrées à un âge où d'ordinaire on se soucie peu de la religion et on abuse de la liberté, et vouant à leur service une fidélité, une éloquence et une activité

¹ Dans le dernier volume de l'*Art chrétien*, M. Rio se propose de rendre hommage, à l'aide de précieux documents inédits, à la mémoire de M. de la Ferronnays.

que rien n'a pu lasser, arrivait en Italie pour y rejoindre MM. de Lamennais et Lacordaire. Ils partirent tous les trois pour Rome au mois de janvier 1832, et rien n'est plus original et plus touchant que cette alliance de ces trois jeunes hommes, arrivant dans la ville éternelle. Le premier cherche la beauté, le second demande la vérité, le troisième va rencontrer l'amour.

A Saint-Pétersbourg, M. de la Ferronnays avait connu la famille du comte d'Alopeus, ministre de Russie à Berlin, dont la fille, Alexandrine, s'était liée avec celle des sœurs d'Albert qui a raconté leur mariage et leur vie. Après la mort de son mari, en 1831, la comtesse d'Alopeus était venue à Rome, et les jeunes gens se virent pour la première fois le 1^{er} janvier 1832. Il faut lire dans le *Récit d'une sœur*, ou plutôt dans l'*Histoire d'Alexandrine*, journal qui commence à cette date, l'origine, les progrès, les incidents, et l'épanouissement de cette passion charmante et pure de mademoiselle Alexandrine d'Alopeus et d'Albert de la Ferronnays, ces conversations qui *descendent au fond du cœur*, l'amitié qui se change en un sentiment plus vif, le nom de frère qui ne suffit plus, et enfin ce mot « je vous aime », murmuré sur les marches de Saint-Pierre, par une belle soirée de printemps.

Un voyage à Naples réunit les deux familles au Vomero, dans la jolie villa Trécase.

« Nous passions la plus grande partie de nos soirées
« sur la terrasse. Cela était enchanteur ! Ces deux golfes,
« ces rivages, ce Vésuve, un ciel toujours étoilé, un air
« toujours embaumé ! et avec tout cela *s'aimer* ! S'aimer
« en osant parler de Dieu¹. »

Heures délicieuses et innocentes ! Qui donc voudrait vous effacer de ce livre ? Et qui donc voudrait ne vous avoir pas connues dans sa vie ? J'entends quelques voix austères s'effrayer, en pensant que ces pages pourront tomber sous les yeux des jeunes filles. Ce livre, dit-on, n'est pas écrit pour elles. Il est vrai que l'on appelle *écrits pour les jeunes filles* des livres dans lesquels elles pourraient apprendre à lire à leurs belles poupées. Faut-il donc, parce qu'on est chrétien, baisser les yeux et rougir quand on prononce l'un de ces trois mots sacrés : raison, liberté, amour ? Que serait la vie sans ces trois mots ? Laissez, laissez sans crainte vos filles lire ces pages brûlantes, à condition de les tourner, et d'aller jusqu'au bout, pour apprendre la fragilité de nos désirs, la durée de nos peines, le charme consolateur de nos croyances, et la beauté de la sainte alliance de la tendresse avec la pureté, sous les regards de Dieu.

¹ Page 55.

Dès le mois de novembre, il fallut se séparer. Albert et Alexandrine étaient fiancés, mais à l'un manquait la fortune, l'autre était protestante. On voulait réfléchir, éprouver, gagner du temps. Ils connurent l'absence, mais non pas l'absence pleine de regrets, l'absence remplie d'espoir. Après trois mois, Albert revint. La même vie de famille recommença, pleine de petites scènes romanesques, naïves, tendres, douces au cœur ; elle recommença pour trois nouveaux mois, bien rapides mais bénis, sans nuage et tels qu'il en est bien peu sur la terre. Ils étaient, pour me servir d'une expression devenue vulgaire, au troisième ciel, et en effet, la beauté de la nature, le ravissement d'un amour pur, la présence de Dieu, formaient comme autant de ciels au-dessus de ces jeunes têtes.

« Le jeudi saint, » écrit Alexandrine, « ma mère me permit d'aller avec mes amis aux Ténèbres à la chapelle du Palais où la musique était charmante.

« Malgré ma frivolité, cette belle chapelle, ces chants, et plus que tout cela peut-être la douceur de prier près de mon Albert m'inspirèrent tellement, que je priai avec un doux recueillement. J'étais contente d'avoir l'air catholique. M. de la Ferronnays vint nous prendre là et le retour à pied fut délicieux. Il y avait pleine lune et le printemps de Naples se sentait dans l'air. Nous entrâmes

« dans plusieurs églises pour prier devant le saint tom-
« beau. Là, Albert et moi, nous nous mettions à genoux,
« l'un à côté de l'autre sur le pavé de l'église. Je me sou-
« viens que ce que j'éprouvai fut d'une douceur inexprimable.
« Je ne sais plus ce que je demandai à Dieu, mais
« je sens que tous deux nous implorions sa protection sur
« nous et que nous la goûtions comme assurée.

« Le long de la villa Reale, je marchais avec lui et ses
« sœurs; leurs parents fermaient la marche. Nous cheminions
« ainsi déjà presque en famille, éclairés par une lune charmante
« et par les plus belles étoiles, que nous regardions avec adoration
« pour Dieu, remplis d'amour ou d'amitié les uns pour les autres¹. »

Les deux familles se séparèrent le 30 avril. La mère d'Alexandrine emmenait sa fille en Allemagne. Madame de la Ferronnays conduisait ses filles aînées et Albert en France, et leur père allait faire rentrer les plus jeunes au couvent de la Trinité-du-Mont, à Rome. Partant de Naples réunie, la famille devait se séparer à Cività-Vecchia. Là, Albert se sentit souffrant, et son père le garda; il le laissa à l'auberge, pendant qu'il allait au port reconduire sa femme et ses filles. Il les embrasse, suit des yeux le

¹ Page 89.

bateau qui les emporte et devient plus petit, envoie des baisers de loin aux ombres qui s'effacent, regarde encore sans quitter la place, puis, après que la dernière fumée est évanouie et que le cercle de l'horizon s'est fermé, il soupire, et, chargé de ce poids que chacun connaît, de ce poids cruel de l'isolement après les adieux, il revient en silence et tout oppressé à l'auberge, où l'attend un affreux spectacle. Albert est mourant. On le saigne. Une demi-minute plus tard, il était mort.

Il faut lire, on ne peut résumer les lettres du père à la mère, du père jeté seul, à l'étranger, dans une auberge, auprès du lit de mort de son enfant.

« Nous sommes restés dans un doute insupportable
« depuis trois heures du soir jusqu'à sept heures. Enfin,
« à sept heures, la transpiration, qui jusqu'alors avait
« résisté à toutes les provocations, cette bienheureuse
« transpiration se manifeste et devient prodigieuse. Oh !
« mon amie, avec quelle bonne foi, avec quelle véritable
« ferveur j'en ai béni le ciel ! Je crois, en vérité, que
« j'aurais bu cette sueur bienfaisante qui sauvait notre en-
« fant ! Comme tout change de nature et d'aspect quand
« on soigne un malade qu'on aime !

« Je ne m'occupe pas encore des embarras dans
« lesquels je pourrai me trouver plus tard. J'ai à penser

« à autre chose... Je deviens assez habile dans l'art de
« tripoter un malade, de le changer, de le servir, de le
« soigner, et puis j'ai un domestique. Cette dépense était
« indispensable, donc elle était raisonnable.

« Les médecins disent que cette épouvantable crise
« va refaire sa santé. Il est sauvé!... O mon Dieu, je
« vous remercie, car aujourd'hui je ne me sens qu'heu-
« reux. Toi qui es bien avec le Ciel, remercie-le de s'être
« laissé désarmer, demande-lui de frapper sur moi, mais
« d'épargner mes pauvres enfants... »

Pendant ce temps, mademoiselle d'Alopeus était arri-
vée à Rome, revoyant les lieux où elle avait pour la pre-
mière fois rencontré Albert, et elle y apprit qu'au lieu
d'avoir revu la France, il était mourant à Cività-Vecchia.
Désespérée, elle lui écrit, voudrait voler vers lui, ne le
peut et quitte Rome pour aller en Allemagne sans l'avoir
revu, mais du moins rassurée et sentant qu'elle l'aimait
encore plus depuis qu'elle avait failli le perdre.

« A Viterbe, où nous couchâmes, j'entendis parler de
« la mort d'un jeune homme dont le corps était exposé
« dans l'église voisine. Cela me fit mal. Je ne pouvais pas
« supporter d'entendre dire quelque chose qui me rap-
« pelait qu'Albert pouvait mourir. »

Toute cette partie du *Récit d'une sœur* est admirable ; pas une ligne qui n'ait été écrite au milieu des larmes, de l'émotion vraie, et qui ne produise un accent inimitable, un élan, un cri naturel, profond, déchirant. Comme dans une symphonie où se succèdent en s'accordant des harmonies différentes, on contemple, à côté de l'amour, l'amour paternel, on entend les plus beaux sons, tendres et pleins, qui puissent sortir tour à tour du cœur d'une fiancée et de celui d'un père. Un autre accord se mêle à la mélodie, un autre amour à ces tendresses, et, pendant la convalescence d'Albert, transporté à Rome, puis à Castellamare, ce sont les sœurs qui écrivent à leur sœur future :

EUGÉNIE A ALEXANDRINE.

« Je prie pour toi, pour toi et Pauline, — Pauline et
« toi, — pas autre chose. Je ne parle pas d'Albert, Albert
« est compris dans toi, c'est une même prière. Dieu l'a
« aimé, Dieu l'a sauvé, Dieu le bénira, et le bénir, c'est
« te bénir. Comme j'ai repris avec ardeur ma prière fa-
« vorite ! Comme elle est de jour en jour plus sincère ! Je
« conjure le bon Dieu de prendre ma chance de bonheur,
« de la réunir à la tienne et de vous rendre heureu-
« ses. Ce n'est pas pour cela vouloir être malheureuse ;

« cette prière exaucée serait une certitude de bonheur¹. »

Et pour qu'aucune voix ne manque à ce chœur de tous les sentiments purs, Albert, à peine rétabli, écrit à ses amis Montalembert et Rio des lettres pleines d'énergie et de douce confiance. La sérénité succède à la tempête.

Nous retrouvons les deux familles réunies, en septembre 1853, à Rome, où la jeune sœur Olga fait sa première communion, puis à Naples, où Albert les attendait, « si bien portant que jamais sa santé ne nous avait paru si affermie. »

Ce fut la santé d'Alexandrine qui donna alors quelques inquiétudes. Son âme était bouleversée, et elle n'en laissait rien paraître. Pendant le voyage en Allemagne, sa mère n'avait pas manqué de lui représenter la mauvaise santé d'Albert et sa pauvreté, objections sérieuses au projet de leur mariage. Heureusement la santé parut bien rétablie, mais la pauvreté!

Je ne sais ce que diront des parents plus prudents; pour moi, je suis volontiers de l'avis de M. de la Ferronnays, qui écrivait à sa femme, un an auparavant : « Ils seront pauvres, mais ils connaîtront quelques jours de véri-

¹ Page 129.

« table bonheur. Je n'ai ni le courage ni la volonté d'y
« mettre opposition, et je pense que tu ne leur seras pas
« plus cruelle que moi. »

Et surtout, je n'ai rien à répondre à cette boutade impatiente du journal d'Alexandrine :

« Que l'on dise à une jeune personne : Ne vous mariez
« pas avant d'avoir l'assurance que la misère vous épar-
« gnera, cela est raisonnable et prend sa source dans une
« bonté prévoyante ; mais qu'un peu plus ou un peu moins
« d'argent excite la considération ou le dédain, voilà ce
« qui crie vengeance au ciel. »

Alexandrine était encore bien souffrante, elle était étendue sur un canapé, au crépuscule, tristement, lorsque Eugénie lui dit : « *Tu ne sais donc pas ?* » Puis Pauline vint et lui apprit qu'elle pouvait regarder Albert comme son futur mari. Elle fut guérie : le bonheur est médecin.

Le mariage de M. et de madame Albert de la Ferronnays fut devancé par celui de la comtesse d'Alopeus avec le prince Paul Lapoukhyn et précédé encore d'assez longs mois d'attente. Je ne résumerai point les lettres de cette époque ; un mot suffirait ; il est permis aux amoureux de redire toujours la même chose. Là se placent pourtant deux lettres admirables d'Albert au comte de Montalem-

bert. Pendant que l'un des amis poursuivait et atteignait enfin le bonheur, l'autre cherchait la vérité à travers des orages plus redoutables.

La révolte funeste de M. de Lamennais allait éclater, et Albert, inutilement, mais noblement inquiet, écrivait à son ami : « Serrons-nous au pied de la croix, base de
« l'Église, non pour la saper, mais pour la chérir et la
« défendre. De grâce, mon ami, force-toi à ne pas te ren-
« dre aux instances de M. de Lamennais... Tu sais le bon-
« heur qui m'attend au printemps, mais je jure que je
« le retarderai volontiers pour voler près de toi, si tu le
« veux! »

A ces ardentes paroles, son ami répondait : « Il n'y a
« pas un mot de tes lettres qui ne soit d'accord avec ce
« que j'ai pensé et voulu... Il n'y a pas même un mot que
« je n'aie dit et écrit à M. de Lamennais pour le déterminer
« à faire comme moi, à se courber sous la main sévère de
« Dieu et à attendre humblement et docilement l'accom-
« plissement des volontés d'en haut. »

Convenons que cet amoureux qui offre de sacrifier son bonheur, et cet écrivain qui, à vingt ans, immole sa volonté et soumet sa raison, étaient deux nobles cœurs. Mais hâtons-nous de rendre Albert aux préparatifs de ses noces qui furent enfin célébrées le 17 avril 1834.

Le soir, une voiture emmenait Albert et Alexandrine

à Castellamaré. Ils étaient beaux, brillants, heureux, bons, sincères; ils s'aimaient. « Tous les deux nous « croyions rêver!... »

III

Si l'on ne jugeait la vie que par les actes extérieurs, on dirait que ce beau rêve se prolongea longtemps. Toute la famille rejoignit bientôt à Castellamare les nouveaux mariés.

« Un escalier couvert d'un berceau de vigne et de roses
« conduisait de la route à la jolie maison, dont le rez-de-
« chaussée, occupé par Albert et Alexandrine, s'ouvrait
« par de grandes fenêtres sur le jardin. Charles et Emma
« habitaient le premier étage; mes parents, Fernand,
« mes sœurs et moi, le second, et à chaque étage se trou-
« vaient des terrasses communiquant les unes avec les
« autres par des escaliers extérieurs. Outre les repas que
« nous faisons en commun et les lectures qui nous réu-
« nissaient, nous étions sans cesse en communication les
« uns avec les autres par ces terrasses et toujours char-
« més de tous les prétextes pour nous retrouver, car ja-
« mais, je le crois, frères, sœurs, beaux-frères, belles-

« sœurs, n'ont été plus joyeusement, plus cordialement
« unis¹. »

Celle des sœurs qui a peint ce petit tableau, baigné de soleil, ajouta au bonheur de tous, pendant ce bel été, par son mariage, et sa jeune sœur, Eugénie, laissant échapper ce cri de son âme enthousiaste et mélancolique, lui disait alors : « Oh ! que la vie est jolie ! que sera donc le
« ciel ? *la mort vaut donc mieux que tout ?* »

De Castellamare, ils vont à Sorrente, puis à Rome, puis à Pise, dans tous ces lieux dont le nom seul sonne le bonheur. L'hiver du jeune ménage se passa à Pise, dans la casa Soldaini, au Lungo l'Arno, n^o 672. Ils y furent rejoints par ce fidèle ami, jeune comme eux, intelligent, aimable, épris de toute vérité, insouciant des détails de la vie et dont ils ne se séparaient ni pour lire Dante, ni pour visiter la cathédrale, ni pour commander un chapeau, ni pour aller au bal, ni pour chanter des airs allemands. « Tu peux t'imaginer, écrit Albert à sa sœur, qu'il ne rend pas notre vie moins jolie. C'est si bon, si singulier, si bien dans nos trois natures de couler nos jours sans obligations de société, dans une parfaite intimité, n'ayant pour liens que ceux du cœur ! » — « Il est parti,

¹ Page 206

écrit un peu plus tard Alexandrine, il est parti en pleurant. C'est notre ami pour la vie, et c'est bien doux...; il nous rendait une foule de petits services avec tant d'amitié et de bonne humeur... » Et elle lui écrit à lui-même, en lui racontant tous les menus détails de leur vie depuis son départ : « Ils pâliront bien, ces pauvres petits souvenirs de Pise, devant vos grands intérêts! » Cet ami était le comte de Montalembert, et dans une âme comme la sienne, les grands intérêts, j'en suis sûr, n'ont pas fait pâlir ces *pauvres petits souvenirs de Pise*. Le soir de la vie, avec ses lourdes ombres, a rendu pour lui plus vives encore les réminiscences de ces belles heures matinales.

De Pise, M. et madame Albert de la Ferronnays s'embarquèrent pour Naples, au mois de mars, et de là, un mois après, pour Malte, en route vers l'Orient.

Ce voyage, raconté avec une certaine étendue, fut rempli de petits incidents amusants ou gracieux. Je voudrais citer surtout les promenades de Constantinople, la visite de la jeune femme au palais du sultan et son entrevue avec une jeune Turque qui lève son voile devant elle, et admire sa jolie taille, avec une pantomime si gentille; je voudrais raconter les courses, les surprises, les réflexions. Lisez ces mots d'Albert : « Les succès la poursuivent partout où elle passe. A Smyrne, elle a fait une passion, à Constantinople trois, dont une réciproque! En quaran-

« taine, les déclarations pleuvaient de tous les côtés. J'en suis réduit à la prier de n'encourager que les amu- sants. » Lisez encore le récit de l'entrevue d'Alexandrine avec sa mère venue au-devant d'elle à Odessa, et aperçue de loin sur le rivage, pendant que *la Newa* s'arrête et va aborder : « Après avoir été séparée d'elle depuis si long-temps, et par une telle distance, la voir, l'entendre, voir cette chère belle figure qui me regarde, qui me parle... quel moment de béatitude ! » Lisez enfin la description de la demeure du prince Lapoukhyn, du magnifique château de Korsen, situé sur un rocher, entouré de cascades, et intérieurement rempli des plus belles statues des galeries d'Italie. Continuez encore, en ne lisant que les dates des lettres, le récit du retour par Cracovie et Vienne jusqu'à Venise, où le ménage s'établit pour l'hiver de 1815. Quel bonheur radieux ! Voir Castellamare et Sorrente, Pise et Naples, Malte et Smyrne, Constantinople et Odessa, Korsen, Vienne, Venise, avoir vingt ans et s'aimer ! « Le cher crépuscule de ma lampe éclairant sa tête chérie ! n'est-ce pas préférable à tout au monde ? » écrit Albert¹.

Rentrant en Italie, Alexandrine était encore remplie d'enthousiasme, la terre était encore, selon son expression, toute *rosée*, son âme, comme elle disait aussi, était

¹ Page 249.

sunny, ensoleillée, et elle s'écriait : « O chère Italie ! je te revois pour la cinquième fois, et toujours avec délices ? »

Et pourtant cette course sous les plus beaux cieux, hélas ! ressemblait à la course de l'habitant des mers que le harpon du pêcheur a blessé et qui plonge, se presse, s'agite et s'enfuit, emportant le fer dans sa plaie. La santé d'Albert, la religion d'Alexandrine, voilà les deux poisons cachés de ce riant bonheur.

Je me sens bien embarrassé maintenant dans mon récit ; j'ai rencontré des lectrices qui n'aiment pas qu'on parle de l'amour, et je suis exposé à tomber sur des lecteurs qui préfèrent qu'on ne parle pas de la mort. Cependant, généralement, on aime et on meurt, ces deux mots ne sont pas exclus de la langue ni de la terre. Il faut donc continuer, quoique le récit devienne triste.

Dès le dixième jour après son mariage, Albert, en portant un mouchoir à sa bouche, l'avait retiré taché de sang. A Pise, il était mieux portant, à Constantinople tout à fait bien, mais à Korsen, il faillit mourir. A Venise, il se trouva mieux. Les deux époux allèrent ensemble au Lido.

« Cette heure fut délicieuse. Seuls, sur cette mer magnifique, feuilletant un livre, où nous trouvâmes ce passage :

N'est-ce pas souffrir que d'aimer pour une vie seulement? N'as-tu pas senti le goût des éternelles amours? Ah! l'un de nous devait bientôt les connaître, ces éternelles amours! Une seule inquiétude troublait cette heure si heureuse pour moi. Albert en marchant s'était mouillé les pieds sur le sable humide du Lido; cela me tourmentait; j'aurais voulu les sécher dans mes mains. — Ce fut là ma dernière promenade dorée sur la terre. »

Pendant que l'épouse était inquiète de la santé de son mari, il tremblait pour un intérêt plus grave. Depuis le commencement de son mariage, ou plutôt depuis le début de son amour, Albert avait été tourmenté du désir de voir Alexandrine s'agenouiller au même autel, et pratiquer le même culte que lui. Ce désir était un espoir dont la réalisation semblait toute prochaine, au moment où ils se mariaient, et l'on a vu que Dieu était pour ainsi dire le témoin respecté et le secret confident de tous leurs tête-à-tête. Depuis le mariage, un sentiment délicat et fier les retenait tous les deux en silence et presque en défiance, sur ce grand sujet de la conversion. Albert ne voulait pas que sa tendresse fût une gêne pour la liberté d'Alexandrine, et elle craignait elle-même cette douce influence, ne voulait pas laisser sa raison obéir aux séductions de son cœur, et, redoutant de déplaire à sa mère, elle avait

horreur surtout de déplaire à sa conscience, elle voulait se rendre à la conviction, et se roidir contre l'affection. On reconnaît bien là ce caractère si sincère, si fier, si transparent, dont Albert disait : « Jamais je ne vois en elle la moindre affectation. »

Il y a, auprès de l'église Saint-Jean de Latran, à Rome, un cloître vraiment délicieux. Quand vous y pénétrez par un beau jour de printemps, vos yeux sont éblouis du doux éclat des roses de Bengale; leurs masses touffues, occupant tout le centre du cloître, sont éclairées par un chaud soleil, et les rayons et les ombres se jouent sous des galeries où l'air est plus frais, le jour moins vif et dont les charmants arceaux sculptés sont réguliers comme la vertu, capricieux comme la poésie. C'est l'image d'une vie pure et heureuse; on voudrait demeurer toujours là. Mais, parmi ces rayons d'en haut, ces chefs-d'œuvre immortels et ces fleurs épanouies, trois objets sacrés arrêtent et émeuvent. Voici le puits de la Samaritaine et la pierre sur laquelle était assis Jésus, lorsqu'il dit à la jeune épouse : *Si tu savais le don de Dieu!* Voici la colonne de la flagellation, où coula le sang du plus beau et du plus parfait des hommes! Voici, en sortant, un fragment de la table où il institua la sainte communion. Toute la religion et toute la vie sont dans ces roses mêlées à ces reliques.

C'est ainsi que la santé d'Albert, la religion d'Alexandrine, la continuelle inquiétude silencieuse qui les agite l'un et l'autre, introduisent au milieu du récit de leur bonheur quelque chose de frissonnant et de tragique. Mais cette inquiétude, en altérant leur joie, grandit incessamment leur âme. Rien de plus beau que les égards d'Albert pour la liberté de sa femme, que ses ardents efforts pour obtenir de Dieu la grâce de sa conversion, pour la mériter surtout, que cette soif douloureuse d'une union plus étroite de leurs prières et de leurs pensées. Privé par sa santé de toute satisfaction d'ambition ou d'amour-propre, privé de se dévouer, comme il l'eût voulu, à sa patrie, à l'Église, aux causes généreuses, on dirait qu'il concentre ses forces sur l'établissement du règne de la vérité dans cette seule âme chère, qu'il appelle sans la contraindre, qu'il attire en la respectant.

Rien de plus touchant aussi que les soins d'Alexandrine pour la santé d'Albert. La charmante Suédoise, la gracieuse fille du Nord apparue dans les fêtes de nuit napolitaines, elle se *désuavise*, elle se *désélégantise*, dit-elle dans ses lettres, elle devient une garde-malade, attentive, cachant ses terreurs, acceptant des soins répugnants, enfermée dans une chambre triste, fermant de ses doigts délicats les rideaux d'Albert endormi, pleurant quand il dort et souriant quand il s'éveille. Ingrats ! nous ne con-

naissons pas nos femmes quand la maladie ne nous a pas visités !

Dans cette cruelle période, l'espoir est absent, l'épreuve étend de plus en plus sur ces époux naguère si heureux sa main pesante et glacée. Les pages qui terminent le premier volume du *Récit d'une sœur* sont accablantes. Albert, à Venise, devient si malade que sa famille est mandée. Ils arrivent, ils le voient, il est mourant, et pourtant il brûle encore de ce désir de revoir la patrie, qui est la dernière passion des malades. On part en voiture, à petites journées, sans aucun des secours que présentent les voyages actuels ; on part le 10 avril de Venise, on arrive à Paris le 11 mai, et le 21, Albert est établi rue de Madame, 13, dans une chambre louée près du Luxembourg. Il se trouve un peu mieux et il est plus content, car il est sur la terre de France et entouré de tous les siens.

Cependant, il manque quelqu'un!... Depuis que l'invasion de cette terrible maladie fait pressentir la mort, le lecteur éprouve un malaise, et il a peine à se contenir. Nous ne lisons pas là un roman, nous suivons des vivants, nos frères. Ils sont jeunes, ils sont bons, ils sont heureux. Pourquoi donc la mort, la maladie, les angoisses poignantes, la séparation qui approche, toutes les sévérités à la fois, la conversion refusée aux prières d'Albert,

la guérison refusée aux larmes d'Alexandrine? Mon Dieu! où êtes-vous donc? Vous êtes l'absent que tout le monde attend! Il vous a plu d'être le témoin de leurs amours innocentes, d'être l'auteur de leur union; vous étiez là pendant qu'ils étaient heureux, et maintenant ils souffrent, ils crient, et vous n'entendez rien! Encore ont-ils eu quelques jours de bonheur complet et toute une jeunesse sans nuage. Mais tant d'autres humains n'ont pas connu le nom ou l'ombre même de la félicité! Vous les avez créés, puis délaissés; bien plus, vous avez permis qu'ils soient tourmentés, et quand ils crient, pourquoi ne répondez-vous pas? Ce n'était pas la peine de dire par le prophète : « *Il arrivera qu'avant qu'ils crient, je les aurai exaucés; et lorsqu'ils parleront encore, je les aurai déjà entendus*¹. » Vos promesses ajoutent à nos malheurs le supplice de la déception. Mon Dieu! où donc êtes-vous?

Ils avaient le cœur rongé par cette amère tristesse, ces disciples qui s'en allaient un soir sur la route d'Emmaüs, lorsque, rencontrant un inconnu, ils lui dirent : « Ne savez-vous donc pas que nous espérions, avec tous les hommes, que Dieu, prenant en pitié la misère de ses créatures, viendrait parmi nous, et nous avons cru le posséder

¹ Isaïe, page 412.

en Jésus, mais il est mort ! avec lui l'espérance est morte, et la terre est plus sombre que si ce secours divin ne lui avait jamais été promis. » Ils ne savaient pas que Dieu même était présent, mais caché, éclairant peu à peu leur esprit, demeurant avec eux, lorsqu'enfin, dans le silence de la petite chambre où ces pauvres Juifs, qui représentent si bien notre patience trop tôt lassée et nos tristes abattements, achèvent leur entretien, tout à coup le cœur parle et ils reconnaissent, à *la fraction du pain*¹, ce Dieu sensible et bon qui se donne à nous, disent encore nos saints livres, en garant et en gage de l'immortalité future.

Ce miracle du petit hameau d'Emmaüs s'opère tous les jours, et il fut visible au lit de mort d'Albert de la Ferro-nays.

Déjà, à Venise, pendant la nuit du 6 mars, Albert dormait oppressé, et Alexandrine, accablée par la pensée de la séparation probable et d'une séparation peut-être éternelle, veillait près du lit : « A cinq heures et demie, je vois ses lèvres entièrement pâles ; il me parle avec effort et me dit qu'il faut faire venir un confesseur. « En sommes-nous là ? en sommes-nous vraiment là ? » m'écriai-je ; puis j'ajoutai presque à l'instant : « A présent,

¹ *Cognoverunt eum in fractione panis.* Saint Luc, xxiv, 13. — *Sacrum convivium, in quo futuræ immortalitatis nobis pignus datur.*

« *je suis catholique.* » Et ces mots prononcés, la fermeté,
« sinon le bonheur, rentra dans mon âme¹. »

Le 14 mars, elle écrivait à sa mère une lettre vraiment sublime et que je voudrais citer tout entière :

« C'est par amour et par respect pour toi, ma mère,
« que je n'ai pas voulu me faire instruire dans la religion
« catholique, de peur de découvrir qu'elle était la vraie,
« et alors d'être forcée de l'embrasser... Mais j'éprouve
« un désir irrésistible d'appartenir à la même foi que mon
« Albert... A aucun prix pourtant, fût-ce pour adoucir la
« mort à mon mari, je ne voudrais agir déloyalement
« vis-à-vis de Dieu... Sois tranquille, je n'agirai pas sans
« conviction... Douce mère, permets-moi donc de m'in-
« struire ! et si tu revois ta pauvre fille veuve, ah ! tu sup-
« porteras bien qu'elle soit catholique... Quand la religion
« catholique n'aurait sur la nôtre que l'avantage de prier
« pour les morts, je la préférerais !

« Je me mis à genoux avant de commencer ma lettre,
et je demandai à ceux de mes aïeux catholiques qui
étaient au ciel de m'aider². »

De son côté, Albert avait, de sa main mourante, tracé dans son journal ces mots qui furent les derniers :

¹ Page 385.

² Page 391.

« Seigneur, autrefois je vous disais nuit et jour : Permettez qu'elle soit mienne, accordez-moi ce bonheur, la durée ne dût-elle être que d'un jour. Vous m'avez écouté, mon Dieu, qu'ai-je à me plaindre ? Mon bonheur fut indicible, s'il fut court, et maintenant que le reste de ma demande va s'accomplir (il avait offert sa vie pour lui obtenir la foi), votre bonté divine permet que mon ange rentre dans le sein de l'Église, me donnant ainsi l'assurance de la revoir dans peu où nous nous perdrons dans votre immense amour. »

Le 29 mai 1836, madame de la Ferronnays, agenouillée devant un autel dressé dans la chambre de son mari, et sur lequel l'abbé Martin de Noirliu célébra la messe, prononça sa profession de foi catholique.

Dans la nuit du 5 au 6 juin, elle reçut la première communion à la même messe où Albert reçut la communion dernière.

L'abbé Gerbet, qui célébra cette messe, en a raconté les émotions dans des pages de la plus rare, de la plus pure éloquence¹. Je me contente de ces mots sublimes du journal d'Alexandrine :

« Albert était au lit, il n'avait pas pu rester levé. Je me mis à genoux près de lui, je pris sa main, et c'est ainsi

¹ Madame Craven a eu soin de les reproduire à la fin du premier volume.

« que commença la messe de l'abbé Gerbet. Je ne savais
« où j'étais, ce qui m'arrivait, lorsque, la messe s'avan-
« çant, Albert me fit quitter sa main, cette main que je
« regardais comme si sacrée que, dans le moment le plus
« saint de ma vie, je ne croyais pas manquer à Dieu en la
« tenant. Albert me la fit quitter en me disant : « *Va,*
« *va, sois tout à Dieu !* »

« L'abbé Gerbet m'adressa quelques paroles avant de
« me donner la communion, ensuite il la donna à Albert,
« puis je repris sa main chérie. Je m'attendais à le voir
« mourir cette nuit-là même ! »

Remercions la piété fraternelle qui a conservé cette page
tout à fait sacrée. Aucun livre ne contient, aucune littéra-
ture n'a imaginé, aucune autre religion ne peut produire,
une scène plus doucement, plus profondément pathéti-
que. Arrivé là, on ne lit plus, on pleure ; c'est vers vous,
mon Dieu, que l'âme s'élève, vers vous que nos murmures
osaient poursuivre, vers vous qui ne descendiez pas assez
vite, et qui, vraiment et réellement, fûtes présent dans
cette chambre, marchant pour ainsi dire sur les ondes
de la mort, et disant : Ne craignez plus ! Je suis là !

O mes frères protestants ! c'est à vous que cette page
me semble dédiée. C'est vous qui avez formé l'âme de
cette jeune femme ; elle vous doit l'habitude de marcher

en la présence de Dieu ; elle vous doit la loyauté, la sincérité parfaite de ses intentions et l'ardeur qu'elle apportait à purifier à chaque instant sa conscience, comme un miroir où doit se reproduire l'image de Dieu. Elle vous a suivis jusqu'à ce chemin d'Emmaüs où Jésus expliquait aux disciples les saintes Écritures ; mais, comme ces disciples, elle a laissé le livre, il ne lui a pas suffi, elle a suivi Dieu jusqu'à la table sainte ! Près du lit d'un mourant, au bord de cet abîme ouvert de la séparation irréparable, les paroles et les hymnes s'envolent comme des sons inutiles et de stériles discours ; affamée d'espérance et de consolation, l'âme a besoin d'un aliment plus fort, elle a besoin de déchirer le voile et de toucher Dieu ! O mes frères protestants ! lisez, lisez cette histoire d'une chrétienne qui fut vôtre jusqu'au moment où, tendant vers le vide ses mains désespérées, elle vint à nous pour être unie dans le Seigneur avec son époux mourant. Lisez les paroles tristes et fortes des jours qui suivirent la scène de la première communion. C'est à vous que je voudrais dédier les récits de cette sublime agonie, accompagnée si tendrement par notre Église jusqu'au dernier soupir et au départ de l'âme qui s'envole.

Le 29 juin 1836, Albert, après deux ans de mariage et à vingt-deux ans, s'en retourna vers Dieu.

IV

N'est-ce point assez d'émotion ? Allons-nous continuer ? Et, après de telles scènes, quel nouveau spectacle peut encore nous attacher et nous attendrir ? Pourquoi parler ? Ne sommes-nous pas parvenus, comme saint Augustin et sa mère en face de l'Océan, à un de ces rares instants où, tout d'un coup, en élevant son âme bien haut, puis plus haut encore, en la tendant vers Dieu, on le voit, on le touche, *quodam ictu cordis*, par un certain élan du cœur ? Recueillons-nous en silence. Ne nous forcez pas de retomber dans le bruit des voix et de la prose, et de reprendre terre... Mais la vie n'est pas semblable à une pièce de théâtre qui débute et se dénoue suivant des règles établies ; la plus simple histoire vraie est plus compliquée et plus dramatique ; il faut continuer, traverser encore des régions imprévues, et se préparer à des émotions nouvelles. Nous n'avons pas encore entendu tous les sons que la main de Dieu peut tirer d'une âme religieuse.

Nous connaissons la fiancée, l'épouse ; nous allons suivre la veuve, la suivre depuis l'extrême douleur jusqu'à la consolation, jusqu'à la joie même, jusqu'à l'amour, retrouvé dans la sainteté. Pour parler des veuves, l'heure

n'est-elle pas tristement opportune, au moment où la guerre creuse la fosse de tant d'êtres heureux de s'appeler, hier encore, du doux nom d'époux ?

V

La seule différence entre la veuve de l'Inde, brûlée avec les cendres de son mari, et la veuve chrétienne, c'est que la veuve chrétienne se consume plus lentement; elle attend la mort au lieu de la chercher, mais, dès le premier jour, une flamme invisible, que rien n'étouffe, brûle invisiblement sa vie. Les premiers moments sont les plus cruels, ils ne sont pas les plus pesants. Quand on peut dire : *hier, avant-hier*, ce n'est qu'une absence, on ne peut pas se figurer que ce soit l'abîme de l'irréparable adieu.

ALEXANDRINE A PAULINE.

Boury, 10 juillet 1836.

« Pauline, Pauline, j'aurais pu t'écrire le 29 juin; j'ai été occupée à autre chose, mais je l'aurais pu! Dieu m'a donné la grâce de pouvoir beaucoup, de pouvoir au delà de ce que j'avais jamais cru pouvoir; car j'ai pu voir le

regard d'Albert s'éteindre, j'ai pu sentir sa main se refroidir pour toujours. Eugénie te l'aura dit, cette grâce, que j'ai tant demandée à Dieu, je l'ai obtenue. Il est mort appuyé sur mon bras, ma main tenant la sienne, et je ne me suis pas troublée une minute en voyant ses derniers soupirs; et, voyant qu'il était à l'agonie, j'ai demandé à la sœur s'il souffrait encore, et elle m'a dit : PLUS ! Alors je l'ai laissé partir sans regret, à ce qu'il me semblait. Seulement, bien tranquillement, je baisais ses yeux toujours si chers, et déjà privés de vue et peut-être de sensation, et j'appelais aussi tout près, tout près, dans son oreille, son nom si aimé : *Albert*, n'ayant pas d'autre terme plus tendre que ce nom qui disait tout, pour tâcher que, dans ces derniers nuages, dans ce dernier sombre passage qui conduit à la clarté, il entendit ma voix s'éloignant de plus en plus, — ma voix, ainsi que moi-même, obligée de rester aux confins, obligée, pour la première fois, de me séparer de lui ! Peut-être qu'il m'a entendue comme un son qui s'évanouit peu à peu, peut-être qu'il m'a vue comme un objet qui peu à peu disparaît dans l'obscurité.

« Oh ! Pauline, j'ai eu beaucoup de force alors, surnaturelle même ; j'en ai eu encore beaucoup pendant trois jours ; puis elle a commencé à tomber, tomber, et chaque lendemain elle me paraît plus tombée que la veille. »

Cette admirable veuve de vingt ans, toujours ardente et toujours si parfaitement naturelle, exprime ici la vérité même des premières sensations. Peu à peu, la douleur s'exaspère, le courage tombe, le désespoir commence ; à ce moment même, les premières effusions des amis, qui avaient un peu occupé, distrait, étourdi la douleur sans la consoler, s'éloignent, se refroidissent, et l'âme est envahie par les ténèbres glacées du silence et de la solitude. Quelque chose de plus froid encore se glisse jusqu'au fond de cette âme désolée ; si elle se débat contre l'absence de toute consolation, elle a bien plus horreur encore de la consolation, de l'affreuse domination de l'oubli, de la routine, des petites habitudes de la vie commune qui reprennent peu à peu le dessus.

« Me dire à mon âge que toutes ces douceurs sont finies, cela m'épouvante ! Et pourtant mon seul repos sera de me sentir entièrement inconsolable ; car j'aurais horreur de moi, si je pouvais encore remettre le pied dans un lieu de fête, ou reprendre à la terre par quoi que ce soit ! »

Dieu nous garde de porter un jugement sur les motifs si graves, si multipliés, si respectables quelquefois, qui conduisent aux secondes noces. Mais conservons cepen-

dant toute notre admiration aux veuvages fidèles. Le veuf est bien malheureux ; il est pourtant dans la vie des hommes une excitation extérieure inévitable qui allège un peu pour eux le poids du temps. La veuve a tout perdu, elle est plus faible, elle est plus seule, et la langue ne se trompe pas dans ses délicatesses, quand elle réserve je ne sais quel accent plus émouvant au nom de veuve qu'à celui de veuf. On frissonne à la vue d'une femme enveloppée de longs voiles de deuil, et on se découvre devant cette solitaire aux yeux baissés. La veuve fidèle ne regarde plus, elle est toute à l'absent ; ce n'est pas lui qui est mort, c'est le monde ; il a changé d'aspect, il est devenu tout obscur.

« Les objets de cette malheureuse vie prennent entièrement la couleur qui règne dans l'âme, » écrit à M. de Montalembert madame de la Ferronnays, et elle ajoute dans son livre secret : « Albert était pour moi la lumière qui colorait tout... Avec lui, les perles, les bijoux, les jolies chambres, les belles vues, m'apparaisaient être tout cela ; maintenant plus rien ne brille... je n'ai soif que de connaître où il est, de voir s'il est heureux, s'il m'aime encore, et de partager tout avec lui, comme je le lui ai promis sur cette terre devant Dieu. »

J'arrache à un très-mauvais livre cette belle page :

« C'est décembre. Un froid soleil éclaire le givre dont la campagne est blanchie. La maison, naguère bruyante, aujourd'hui silencieuse, frissonne au souffle de l'hiver. La cheminée, qui rayonne du cercle complet de la famille, veuve elle-même, chauffe mal la veuve qui se serre au foyer. Dans un des coins de la chambre, deux sièges attendent et attendront à jamais : le fauteuil qu'en rentrant il approchait d'elle, où il contait les affaires de la journée, les projets du lendemain.

« D'elle, que reste-t-il? Une ombre. Ses beaux cheveux, désormais en bandeaux blancs, couvrent à demi sa tempe amaigrie. Elle est toujours élégante, et semble même plus grande, svelte et jeune encore de taille, quand elle passe les yeux baissés dans ses appartements déserts. Du visage charmant, des yeux qui troublaient les cœurs, et qui, pour un cœur fidèle, furent toute la destinée, il lui souvient peu ; elle cache tout ce qu'elle peut en cacher. Mais pourtant deux choses en restent qui feraient l'envie des jeunes. L'une, c'est l'attribut admirable de pureté que Dieu accorde pour consolation à la femme innocente qui a passé sur la vie sans la toucher... L'autre attribut qui pare encore notre veuve, malgré elle, qui même lui donnerait peut-être, sous son deuil et ses voi-

les noirs, un éclat mystérieux qu'elle n'eut pas dans ses triomphes, c'est son doux, son puissant regard. Oh ! que l'œil est la vraie beauté, la beauté fidèle, que le temps est forcé de respecter. Mais que dis-je ? il y ajoute. Les épreuves et les souffrances ont pu faner tout le reste. Mais au regard, c'est comme au cœur, on s'embellit d'avoir souffert.

« Elle quitte le feu demi-éteint, et, s'approchant de la fenêtre, heureuse de voir finir le jour, elle regarde le deuil de l'hiver, les mains jointes sur son cœur, dont elle écoute les voix. Le pôle ne tarde pas beaucoup à briller de vives étoiles. La mort, la vieillesse, l'hiver qui, dans ces nuits lumineuses, aiguise ses flèches piquantes, toutes ces sévérités concentrent au pauvre cœur frissonnant la flamme à jamais vivante.

« Le monde, la jeunesse et le bruit, dit-elle, c'était un demi-sommeil, un rêve trouble, où mon amour n'eut jamais sa lucidité... *Aujourd'hui, toute à toi, je veille*¹ ! »

Oui, telle est bien la veuve, et telle nous la voyons vivante dans le *Récit d'une Sœur*, avec ce regard qui n'a plus l'air de rien chercher, « *pauvre violette*, dit saint François de Sales, *cachée sous les larges feuilles de son abjection.* »

¹ Michelet, *la Mort et le Deuil*, p. 360.

Mais, dans ces longues heures de silence où elle écoute les voix de son cœur, la veuve chrétienne entend une autre voix, une musique tombe du ciel, et les anges murmurent ces douces paroles :

« Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !

« Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. »

Et ce n'est pas au ciel seulement que les cœurs purs voient Dieu, ils le voient partout sur la terre, et dans tous les objets, dans toutes les créatures, dans tous les événements, ils le reconnaissent, ils le contemplent. Une clarté inattendue s'introduit peu à peu dans la vie affligée, une clarté qui semble venir d'au delà de la vie ; une nouvelle couleur s'étend et s'étale sur le monde, obscurci par la douleur, transfiguré par la foi. L'épreuve n'est pas consolée, elle est comprise, acceptée, portée, et de ce jour commence un miracle. Celle dont l'amour fut blessé cherche à aimer encore, en attirant des amis à celui qu'elle a perdu, en intéressant à lui les saints qu'elle invoque, les pauvres qu'elle assiste. Le malheur fait aimer les malheureux. Quelques jours avant la mort d'Albert,

Alexandrine avait vendu un beau collier de perles, parure de ses jours de bonheur, et elle avait écrit ¹ :

« Perles, symbole de larmes !

« Perles, larmes de la mer,

« Recueillies avec larmes au fond de ses abîmes,

« Portées souvent avec larmes au milieu des plaisirs du monde,

« Quittées aujourd'hui avec larmes dans la plus grande des douleurs terrestres ;

« Allez enfin sécher des larmes, en vous changeant en pain ! »

L'amour des pauvres devint pour cette jeune chrétienne une consolation sublime, amour de Jésus-Christ dans la personne des pauvres, amour des pauvres dans la pensée d'Albert.

Aimer les malheureux quand on est malheureux soi-même, ah ! c'est la gloire du cœur humain, c'est un signe exquis de perfection dans notre pauvre nature, mais un signe heureusement commun et facile à rencontrer. N'est-il pas plus rare encore, lorsqu'on souffre, d'aimer les heureux, de ne pas s'impatienter de leurs joies, de s'y

¹ I, 451.

prêter un peu, et, en leur refusant le fond du cœur à jamais ravagé, réservé, fermé, de leur accorder un sourire et une vraie sympathie? Oui, la douleur est souvent intraitable, farouche, froissée de tout; elle en veut à ceux qui rient, elle écraserait volontiers les roses qui se permettent encore de fleurir. Le *Récit d'une Sœur* nous montre la veuve chrétienne au milieu de la vie de famille, parmi de jeunes sœurs et de jeunes frères, souriante, aimable, communiquant sans doute, par sa présence, à toutes les joies de la maison cette teinte de mélancolie qui convient d'ailleurs aux joies de la terre, mais sans les gêner, sans les fuir, sans vouloir y demeurer étrangère.

Tout le commencement du second volume du récit de madame Craven est occupé par le tableau de l'intérieur de sa famille, réunie au château de Boury pendant les années 1856, 1857, 1858, qui suivirent la mort de M. Albert de la Ferronnays. Obligée par la carrière diplomatique de son mari de changer souvent de résidence, et de passer de Naples à Lisbonne, à Londres, à Carlsruhe, à Bruxelles, madame Craven fut presque toujours séparée de ses parents et de ses sœurs; elle doit, et nous devons à cette cruelle séparation, les correspondances qui servent aujourd'hui à la consoler et à nous attendrir. Peut-être aussi doit-elle aux privations de sa vie un adoucissement particulier à ses regrets. Si souvent elle a parlé à ses

chers morts à travers la distance, sachant qu'ils l'entendaient, chrétienne, elle sait bien qu'ils l'entendent encore, et de loin, comme autrefois, elle leur parle, elle n'a pas cessé avec eux ses douces correspondances.

Ce tableau de l'intérieur du château de Boury, composé avec des lettres, ressemble à une conversation où chacun élève la voix à son tour et avec son accent particulier. Les caractères se dessinent, et leur diversité introduit, dans le récit d'une existence un peu uniforme, une variété, un agrément, un relief, inattendus. Quelle union, quelle étroite affection, quelle simplicité, quelle bonté, quelle gaieté naturelle ! Madame Craven s'arrête avec respect ou avec amour devant le portrait de sa mère, de son père, de sa sœur Eugénie, qui se maria à cette époque à M. le marquis de Mun, de ses sœurs Olga, Albertine, de ses frères et de ses belles-sœurs.

Nous sommes habitués à nous figurer nos grands-pères et nos grand'mères sous des traits infiniment vénérables et avec toute la vertueuse majesté de l'âge le plus mûr. Je ne crois pas calomnier toutefois, sans les connaître, ceux et celles qui avaient vingt ans, il y a cent ans, les habitants, les habitantes de Boury ou de Lumigny, vers 1766, ou même, si l'on veut, vers 1666, ou même, si l'on veut encore, en revenant, vers 1806, en supposant que la vie de ces vénérables ancêtres n'était probablement pas

si pieuse, si charitable, si simple, si unie, que la vie de leurs descendants. Oui, lorsque l'une de ces charmantes sœurs contemplait avec respect un portrait de famille, en s'inclinant devant l'ancêtre qu'il représentait, je crois que si ce vieux chevalier ou cette digne douairière, du séjour de la vérité, avait pu animer son image, le portrait se serait incliné à son tour dans son cadre devant la personne de la petite-fille, et aurait regardé son voisin en murmurant ces mots : « Que nos descendants sont vertueux ! »

Mais je veux passer rapidement sur ce tableau de famille. S'il m'est permis de parler ici du point de vue de l'art, je ne sais pas me détacher du personnage principal du récit, qui, pour moi, est madame Albert de la Ferronnays ; je ne sais pas l'effacer derrière d'autres personnages imposants et charmants, dont la seule physionomie mériterait un livré et une toile à part. A un autre point de vue, dont je ne puis me séparer, si je trouve parfaitement légitime que la main délicate d'une sœur soulève ces voiles de l'intimité, je me sens vraiment trop étranger pour y pénétrer sans façon : je touche à trop de vivants. Bien heureux qu'ils passent devant moi, je ne puis leur demander de s'arrêter et de poser à ma guise !

A travers les mariages, les voyages, les distractions, les mille petits incidents de la vie qui s'envole, nous retrouvons, pendant les années qui suivent la mort de son

mari bien-aimé, madame de la Ferronnays toujours également aimable et également affligée. Au mois d'octobre 1837, on avait rapporté à Boury les restes d'Albert, afin de les déposer dans un sépulcre où avaient été ménagées deux places sans séparation.

« Hier, seule avec Julien, à l'aide d'une petite échelle, Alexandrine est descendue dans la fosse, qui n'est pas très-profonde, afin de toucher et de baiser une dernière fois le cercueil où est renfermé tout ce qu'elle a aimé. En faisant cela, elle était à genoux dans sa propre fosse. »

Sur la pierre elle fit graver : *Ce que Dieu a uni, l'homme ne le séparera pas.*

En 1838, elle était allée rejoindre sa mère en Allemagne, et elle passa aux eaux d'Ischl le second anniversaire du 29 juin. C'est de là qu'elle écrivit à sa sœur Eugénie une lettre dont un seul mot ne peut pas être retranché :

« ... J'ai envie de te faire l'histoire bien longue. Hier donc, l'idée me vient d'aller au jardin (si je n'y avais pas été, je n'aurais pas été non plus là où j'ai eu le bonheur d'aller); j'admire d'abord les roses, les papillons, etc., etc.; puis, assise dans un petit pavillon pour y lire Bossuet, je

suis étonnée d'entendre sonner les cloches ; j'imagine qu'il y a quelque chose à l'église, je demande à une servante qui me répond agitée que « c'est le saint-sacrement » qu'on va chercher pour administrer le jeune prêtre malade. » J'avais déjà entendu parler de ce jeune prêtre par maman, et déjà combattu ma timidité pour lui dire que j'avais envie d'aller le voir. Ceci m'y a fait aller tout naturellement. Je me mets à genoux avec tout le monde sous la porte cochère pendant que les prêtres passent, puis je monte aussi et j'assiste à sa réception du saint viatique et de l'extrême-onction ! Tous les assistants pleuraient, même le curé. Ensuite je demande la permission de m'approcher du malade ; je dis que j'avais vu mon mari ayant la même maladie. — J'étais émue. — Un poitrine ! et un jeune prêtre mourant ! prêtre seulement depuis onze mois, et que je savais s'être fait mal à force d'étude ! Oh ! tout cela me semblait si sacré ! Lui avait un paisible sourire. Je lui ai demandé sa bénédiction et me suis mise à genoux près de son lit ; il a eu l'air pénétré, et m'a béni en mettant ses mains froides sur ma tête ! Je m'en suis souvenue toute la journée avec douceur. Aujourd'hui, j'avais bien envie d'y retourner, il m'avait dit qu'il en serait bien aise ; heureusement, on est venu me dire qu'il était plus mal, qu'on attendait sa mort d'un moment à l'autre. Cela m'a donné un prétexte pour y re-

tourner le soir. — Oh ! grâce à Dieu ! maman, heureusement, ne me retient jamais.

« Il me demande pardon de ne pas me parler, me dit que cela lui est défendu. Après l'avoir regardé avec pitié et respect, avoir observé cette oppression, hélas ! si connue, trouvant cruel d'être assise là sans être bonne à rien, j'allais partir, lorsque la bienheureuse idée me vient de lui dire combien je voudrais pouvoir faire quelque chose pour lui. Alors il me dit doucement : « Il y aurait quelque chose. » Je demande vite quoi ; il me répond que, « si je connaissais toutes les circonstances !... » J'insiste ; il me dit — et j'ai retrouvé là et plus tard encore cet étrange symptôme de ces maladies, de croire guérir, — que, « quand il sera mieux portant, il me parlera. » Juge si j'insiste ! Alors il me dit : « Cela ne peut se dire ici. » Il y avait une garde, je comprends et elle aussi comprend heureusement et sort doucement de la chambre. Je lui dis alors que nous sommes seuls. Il hésite, il dit que c'est par trop hardi. Je m'écrie enfin que je le supplie de me regarder comme une sœur, et de me parler ainsi ; — que nous sommes tous frères. Cela le fit à l'instant parler. Il avait une dette qu'il trouvait *immense* (elle est de 300 francs !). Il avait étudié, entièrement pauvre, ses livres l'avaient ruiné, et ses parents ont onze enfants ! Il était horriblement tourmenté de leur laisser

cette dette dont il n'avait calculé le montant que depuis peu de jours ! Juge si je lui ai vite dit qu'il n'en avait plus, et si j'ai été heureuse ! Lui me remerciait, et moi je le remerciais tant de la grande joie qu'il me donnait. Oh ! de lui entendre dire « qu'un énorme poids lui était ôté ! » c'était doux, je t'assure ! Mais il répétait que c'était trop hardi ; « que sans la maladie il ne l'eût pas fait, mais que « la maladie change. » Et moi de lui répéter que nous n'avions qu'un père et que nous étions tous frères. Quand je lui ai dit de bien dormir la nuit, il m'a souri d'une manière qui avait l'air de me dire qu'il le pourrait maintenant.

« Demain je lui porterai cet argent après ma chère messe de sept heures. Il ne mourra pas cette nuit ; il me tarde de le lui donner ; je l'entends tousser. Ma fenêtre est ouverte, et je viens de voir de la lumière chez lui, car c'est sa chambre que je vois d'ici. Je te demande si ce n'est pas Albert qui nous a donné ce logement où nous sommes justement venus nous établir le *vingt-neuf juin* ! Oh ! quelle douce faveur de Dieu que cette histoire ! que de délicieuses réflexions j'ai faites ce soir en travaillant ! Après une chose comme cela, je ne sens plus mes peines pendant quelques heures. Je ne sens plus que la foi et l'amour. Oh ! douce union fraternelle catholique ! Que toute cette scène dans sa chambre hier et aujourd'hui

était douce et paisible ! Un rayon de soleil donnait sur son lit à travers une jalousie ; il a un piano et des fleurs, une petite chambre, blanche et riante. La mort d'un prêtre me paraît encore d'un degré plus solennelle. Il a écrit à ses parents aujourd'hui. Oh ! qu'ils puissent arriver ! »

Mercredi, 4 juillet.

« Je le lui ai porté ce matin. Je ne puis te dire ce que j'ai senti en voyant cette joie dans ses yeux, en lui entendant dire encore « qu'un bien grand poids était ôté de dessus son cœur, et qu'il avait pu dormir plusieurs heures cette nuit. » Quand je lui disais que j'étais si heureuse d'avoir été là, il m'a répondu « que c'était lui qui était heureux, qu'il avait été si en peine, qu'il n'avait pas su comment faire, et voilà que Dieu lui avait envoyé un ange pour le secourir... » Il a dit cela simplement, et moi j'ai pu accepter ce mot plus qu'à l'ordinaire, puisque les anges ne sont que les ministres de Dieu, et qu'ici il semble bien évident que j'ai été ministre de sa volonté. Oh ! quel bien cela fait ! Voilà la seconde fois qu'au mois de juillet, j'ai le bonheur de pouvoir assister un prêtre : l'année dernière, M. L., et cette fois, un poitrinaire ! Je désire toujours tant faire plaisir aux poitrimaires, surtout dans leurs derniers moments, et j'avais tant prié Dieu de

me donner une bien bonne œuvre à faire pour l'anniversaire d'Albert!

« Je prends des bénédictions où je puis ; l'autre jour, je m'en suis fait donner une par une vieille femme mourante aussi, et je lui ai entendu dire à peu près le mot qui a été cité par M. l'abbé : « Souffrir n'est pas pécher ! »

D'Allemagne, madame de la Ferronnays revint à Lumnigny, chez madame de Mun, puis à Boury, et, lorsque toute la famille résolut d'aller passer en Italie l'hiver de 1839, elle reprit avec une sorte de douloureuse ivresse le chemin du beau pays qui l'avait vue si heureuse. Il faut lire, dans le *Récit d'une sœur*, les détails de ce pèlerinage. Elle voulut revoir toutes les scènes de sa félicité passée, Livourne, Rome, Naples, saluer les pierres, les arbres, les montagnes, les horizons, témoins de son bonheur, non sans pleurer, mais sans se plaindre, avec sa douce sérénité.

« C'est ici, disait-elle, que j'ai été si heureuse, ici que la vie et la terre m'ont semblé trop belles. »

A ces soupirs mélancoliques de la pauvre veuve se mêlent, dans le récit de ce second voyage en Italie, qui est raconté d'une manière admirable, la voix joyeuse de la jeune sœur Olga, contemplant pour la première fois les tableaux de la nature, qui ne changent pas, la voix plus grave de sa sœur Pauline, compagne et consolatrice atten-

drie ; puis la voix solennelle de l'abbé Gerbet, relevant les âmes gémissantes. Ces sentiments si naturels et si différents, qui s'expriment à la fois devant le même spectacle, semblent communiquer aux flots, au ciel, aux collines, qui les entendirent, une beauté particulière, comme si les lumières si diverses du matin, du soir et du midi, pouvaient se fondre un instant en une même lumière.

Un autre, un ami, dans son voyage de noces, n'avait pas négligé de faire le même pèlerinage. A Venise, il s'était agenouillé avec sa jeune femme dans la chambre occupée par Albert. A Pise, n'ayant que quelques heures, il avait bravé la pluie et les ténèbres pour aller, pendant la nuit, revoir la maison qu'il avait habitée avec ses amis. On a reconnu l'âme poétique et fidèle du comte de Montalembert. Dans tout le récit, l'amitié suit toujours à deux pas l'amour, et que l'on prenne la route des plaisirs ou le chemin des larmes, on est sûr de les rencontrer l'une après l'autre.

C'est là ce voyage en Italie que se rattache la page vraiment magnifique, digne d'un Goethe ou d'un Byron chrétiens, qui sortit quelques années plus tard de la plume, je dirais volontiers de la lyre de madame Albert de la Ferronnays :

« Et maintenant, après tant de douleurs, ma passion

pour ce pays est toujours la même, ou plutôt plus forte, car à présent je sais pourquoi je l'aime ; je sais quelle est la source d'où ce délicieux parfum se répand sur l'Italie.

« Oh ! oui, j'aime et j'aimerai toujours ce pays, dont le peuple croit à une patrie éternelle, à des amis invisibles auxquels il parle dans ses joies et dans ses peines ; ce pays dont presque chaque ville voit son Dieu réellement présent, exposé continuellement aux yeux d'une foule qui adore ! J'aime ce pays qui a connu toutes les gloires et qui les a toutes rapportées à Dieu ; ce pays, dont les habitants ont su atteindre la perfection du beau en toutes choses, et qui cependant connaissent moins que d'autres l'ambition et la fatuité.

« J'aime ce pays, où les âmes et les fleurs répandent plus de parfums qu'ailleurs ; ce pays qui vit naître saint François d'Assise et l'autre doux François, et tant d'autres saints et saintes au cœur brûlant ; ce pays, où toutes les fêtes sont religieuses, où l'on rencontre sur son chemin l'habit que portèrent saint Benoît, saint Dominique, saint François, saint Ignace et d'autres dont le nom est écrit avec les leurs au livre de vie ; ce pays, où tant de vies humbles et obscures s'achèvent au fond des villages, comme au fond des cloîtres, par une sainte mort. J'aime ce pays, qui renferme la ville où règne le représentant de

Jésus-Christ, la ville sainte où tant de vertus se sont pratiquées de tout temps et où est venue se fortifier celle de tous les grands bienfaiteurs de l'humanité.

« Oh! j'aime ce pays où le blé et la vigne semblent se presser de croître pour servir au plus sacré des mystères ; ce pays si doux à l'âme, si enchanteur aux yeux, qu'il me semble qu'en mourant on pourrait se dire : « Je vais voir « bien mieux que l'Italie. »

Nous approchons de la triste année 1842, que l'on pourrait appeler l'année des départs et des derniers adieux.

Le comte de la Ferronnays ouvre inopinément cette marche funèbre. Il mourut à Rome, le 17 janvier, et moins de trois mois après, sa fille Eugénie, depuis quelque temps souffrante, conduite en Italie par son mari, et, arrivée à Palerme, y succomba le 7 avril, loin de ses enfants et de ses sœurs. L'une d'elles, Olga, tomba malade peu de semaines après, et, transportée à Bruxelles près de sa sœur Pauline, elle rendit à Dieu son âme angélique le 10 février suivant.

Comment abréger le récit de ces morts successives? Comment remplacer par des paroles arrangées ces mots, écrits au moment même de l'émotion, et tout palpitants?

Comment essayer une réduction de ces empreintes moulées sur le visage même des morts? Je ne puis accepter cette tâche ingrate, et je renvoie aux pages de madame Craven. Peut-être voudra-t-on les fuir, en les supposant trop tristes. On se tromperait beaucoup. La mort des chrétiens est belle, comme leur vie privée. Les vilains moments des autres sont leurs beaux moments; c'est au foyer domestique, ou bien au bord de la tombe, que les chrétiennes surtout sont à leur avantage. Étant donné l'être le plus faible en face du pas le plus épouvantable, qui saura fortifier en elle l'âme invisible de telle manière qu'elle triomphe du corps anéanti et qu'elle franchisse ce pas sans broncher? La religion communique cette énergie, et touchée par la foi, la mort n'est plus une porte qui se ferme sur la lumière de nos regards, elle est une perte qui s'ouvre vers des clartés plus vives. Telle parut la mort à ce noble vieillard dont les dernières prières servirent à convertir un jeune juif; et telle aussi à cette charmante, ardente, aimable et poétique épouse, puis à cette jeune sœur, qui passa dans la vie comme une apparition céleste, si naïve lorsqu'elle écrivait : « *J'aimerais mieux être bonne et laide que jolie et méchante, mais j'aimerais mieux être bonne et jolie,* » et si forte, lorsqu'elle expirait, croisant les bras sur la poitrine, et murmurant : « *Je crois, j'aime, j'espère, je me repens!* »

VI

Sept ans après la mort d'Albert, son père et ses deux sœurs l'avaient rejoint; sa veuve demeurait sur la terre, ou plutôt elle s'avançait, elle montait sur la route du ciel. Ces trois morts provoquèrent une véritable crise dans son âme, comme trois coups de hache coupent les derniers câbles qui retiennent le navire au rivage. Tout à coup, dit sa sœur, elle sembla voir et toucher ce qu'elle n'avait fait que croire auparavant. Elle était arrivée au-dessus de la douleur, elle s'aperçut que l'on ne devait pas donner à Dieu, quand on l'aimait, *moins que tout*. Elle se mit à aimer, oui, à aimer d'un véritable amour le Dieu souverain. C'est le dernier degré sublime de la transformation chrétienne, et ce que l'on peut nommer, avec le poète, les ailes de l'âme :

Soyons comme l'oiseau posé pour un instant
Sur un rameau trop frêle,
Qui sent ployer la branche et qui chante pourtant,
Sachant qu'il a des ailes.

Son amour s'exprima depuis lors, en effet, par de véritables chants, par des accents joyeux, par des paroles célestes, accompagnement de vertus austères. C'est le mi-

racle et le triomphe de la vraie piété. On croit qu'elle rétrécit, elle dilate. On croit qu'elle emprisonne, elle affranchit. On croit qu'elle attriste, elle enthousiasme. C'est le monde qui est étroit, avec ses règles, ses étiquettes, ses écoles, ses coteries ; il ressemble à une ville aux rues monotones ou tortueuses, aux demeures inégales, pleines de vanités étalées et de misères secrètes. Franchissez la barrière, si vous voulez respirer à l'aise et planer librement sur de vastes horizons. Madame de la Ferronnays parut tout à coup ainsi transportée par son âme au-dessus de ce monde que son corps n'avait pas quitté, et bien loin de mépriser la terre, la voyant en quelque sorte à travers la lumière divine, elle l'aima, elle ne désira plus que se dévouer, sauver des consciences flétries, consoler des larmes, soulager des misères, étendre en un mot et dilater le règne et la part de Dieu parmi les hommes.

Toujours absolument sincère, incapable, en toutes choses, de se laisser entraîner, incapable aussi de se laisser arrêter, elle voulut un moment se retirer au couvent, et elle en sortit, mais elle résolut de vivre pauvre et pour les pauvres, et nulle force humaine ne l'en aurait empêchée. De ce jour, elle ne rêve plus avec elle-même, elle n'écrit plus, son journal est fermé, elle agit. Heureux que le monde courtise, vous vous demandez avec un sourire dédaigneux où va, que pense, que fait cette dévote en

habits de deuil, affairée, sortant à pied par la pluie avec des paquets sous son bras? Vous croyez qu'elle a paralysé son cœur, qu'elle n'aime plus personne, et que sa vie machinale se traîne entre la vieille porte noirâtre de la paroisse voisine et une chambre haute dans quelque maison humide et reculée. Cette veuve est une grande dame, portant un des plus beaux noms français, elle va visiter des mourants, leur donner son linge et sa propre nourriture; elle apprend à lire aux petits enfants, et, en revenant, elle prendra la plume, et, de son cœur que vous croyez glacé, s'exhaleront ces mots :

« Oh! ma sœur chérie! Puis-je te donner de la joie et
« du courage en t'écrivant!... Que je le voudrais! tu ne
« sais pas combien je t'aime, tu ne le sauras que dans
« l'éternité où je jouirai de toi, de mon amour pour toi!
« Ici on n'a pas le temps de s'aimer, mais on s'aime ce-
« pendant! Pour ma part, je ne vous ai jamais tous tant
« aimés! »

Cette dévote a, dans la journée, visité une autre dévote, une vieille dame russe; que se sont-elles dit? Vraiment, je recommande leur entretien aux philosophes et aux misanthropes.

« J'ai vu madame Swetchine. Cette délicieuse, excel-

« lente femme m'a dit qu'il ne fallait pas dire du mal de
« la vie, qu'elle était bien belle, de plus en plus belle et
« intéressante ; et cependant cette femme si tendre, si
« pieuse, est accablée de douleurs morales et physiques.
« Elle m'a dit aussi : *J'aime ce qui est*, parce que c'est le
« vrai. *Je suis née contente !* »

« Plus je vais, plus je veux avoir d'amour dans le cœur,
« et rien que de l'amour. »

De tous ses anciens plaisirs, elle ne goûtait plus que la lecture et la musique. Une partie de ses journées se passait à Paris, dans les hôpitaux, où elle entrait « la tête levée, l'air joyeux, le visage animé, » comme une jeune fille qui part pour une fête, comme un soldat qui revient du combat. Elle finit par louer une petite chambre à Saint-Thomas de Villeneuve, rue de Sèvres, pour vivre plus pauvrement. Déjà ses sœurs, visitant ses armoires, n'y avaient plus rien trouvé. Mais elle ne se dépouillait pas seulement pour les pauvres.

Chrétienne, rien de chrétien ne lui était étranger. Cette noble femme avait une cause, la cause de Dieu. L'égoïsme a peine à se figurer comment une jeune Suédoise, promenée par sa destinée à travers les plaisirs de la fortune et les fêtes du monde, écrasée par un malheur précoce, et depuis ensevelie dans le deuil, au fond d'un château de

province, avait pu se transformer et devenir une servante généreuse et presque un soldat de l'Église universelle, s'intéressant à la Pologne, à l'Irlande, aux missions lointaines, travaillant au triomphe de la justice, estimant une lâcheté de ne pas défendre des religieux calomniés, applaudissant aux efforts de son ami, le comte de Montalembert, pour la liberté d'enseignement, et, du fond de sa petite chambre, prodiguant son argent et ses prières pour la cause de Dieu.

Ce qu'était devenue cette âme, au moment où la pitié, la tendresse, la justice, la piété y résonnaient à la fois, deux pages admirables vont achever de nous le faire comprendre en nous faisant pénétrer aussi dans le tendre et noble cœur de celle qui a su les écrire :

« Le 31 juillet (1847), veille de mon départ de Boury, nous avons été au cimetière prier, comme nous le faisons ordinairement, sur nos deux chers tombeaux : elle, sur la pierre qui couvre celui d'Albert et sa propre place, à elle-même, préparée depuis douze ans ; moi, à genoux près de celui d'Olga. C'était une très-belle et très-chaude soirée. En sortant du cimetière, nous revînmes lentement et par le plus long. Je ne me souviens plus de ce que nous disions au commencement de cette promenade, si ce n'est que c'était un de ces sujets de conversation auxquels nous

revenions sans cesse ensemble. Par ce beau temps, seule avec moi, et revenant du cimetière, il était bien naturel que, sans être triste, son esprit se tournât vers ce qui le remplissait habituellement. Quant à moi, j'aimais toujours à l'entendre parler de Dieu et de son âme ; cela faisait à la mienne un grand bien, et je n'en perdais pas les occasions.

« En sortant d'un champ de blé et en arrivant sur la route qui mène au château, je me retournai, et, regardant le ciel, du côté où le soleil se couchait dans une lueur si belle que ce triste site en était embelli, je dis : « J'aime le soleil couchant ! — Pas moi, dit Alexandrine. « Depuis mes malheurs (expression très-rare dans sa « bouche, et dont je me souviens à cause de cela), depuis « mes malheurs, le coucher du soleil me fait un effet « triste : il amène la nuit, et je n'aime pas la nuit ; « j'aime le matin, j'aime le printemps ; ce sont des « choses qui me représentent la réalité de la vie éter-
« nelle. La nuit me représente les ténèbres et le pé-
« ché ; le soir me fait penser que tout finit, et tout « cela est triste ; mais le matin et le printemps rap-
« pellent que tout se réveille et renaît. C'est là ce que « j'aime. » Je ne suis pas sûre de chaque parole, mais je suis parfaitement sûre que c'était là exactement le sens de ce qu'elle disait, et je la vois encore regardant ces

lueurs du soir qui nous faisaient une impression si différente.

« Nous continuâmes ainsi notre chemin, et lorsque nous venions de passer la grille, elle me dit ces mots, en poursuivant un autre discours que celui que nous avions entamé : « Tiens, jette-toi donc dans la pensée que tout ce
« qui nous plaît tant sur terre n'est absolument qu'une
« ombre, et que la vérité de tout cela est au ciel. Et ai-
« mer, aimer, après tout, n'est-ce pas sur terre ce qu'il y
« a de plus doux ? Je te demande s'il n'est pas facile de
« concevoir qu'aimer l'amour même doit être la perfec-
« tion de cette douceur, et aimer Jésus-Christ, ce n'est
« pas autre chose, pourvu que nous sachions l'aimer ab-
« solument comme on aime sur terre. Je ne me serais ja-
« mais consolée, si je n'avais pas appris que cet amour-là
« existe pour Dieu, et celui-là dure toujours. »

« Je répondis à cela plusieurs choses inutiles à rapporter, et nous arrivâmes au banc qui est assez près du château. Il y avait plusieurs personnes sur le perron ; je la retins, et nous nous assîmes sur le banc, causant encore. Peu après, elle se leva pour aller cueillir une branche de jasmin le long du mur ; elle me la donna, en en gardant un petit brin dans sa main, et resta debout devant moi, continuant la conversation. Je lui avais dit : « Tu es bien
« heureuse d'aimer Dieu comme cela ! » Elle me répon-

dit (et ses paroles, son expression, son attitude, demeureront toujours gravées dans ma pensée) : Oh ! Pauline, « comment veux-tu que je n'aime pas Dieu ? Comment « veux-tu que je ne sois pas transportée quand je « pense à lui ? Comment veux-tu que j'aie à cela du « mérite, même celui de la foi, quand je pense au mi- « racle qu'il a fait dans mon âme, quand je sens qu'après « avoir tant aimé et désiré le bonheur de la terre, l'avoir « eu, l'avoir perdu et avoir été au comble du désespoir, « j'ai aujourd'hui l'âme si transformée et si remplie de « bonheur, que tout ce que j'ai connu ou imaginé n'est « rien, rien du tout, en comparaison !... »

« Surprise de l'entendre parler ainsi, je lui dis : « Mais si l'on remettait là, devant toi, la vie telle que tu « l'avais rêvée avec Albert, et qu'on te la promît pour de « longues années ? »

« Elle me répondit sans hésiter : « *Je ne la repren- « drai pas !* »

« Ce fut là notre dernière conversation en ce monde. C'est debout devant ce banc, l'air animé, les yeux au ciel, cette petite fleur de jasmin à la main, qu'elle m'apparaît toujours, lorsque je cherche à la faire revivre dans ma mémoire telle que la vis, pour ne plus la revoir ici-bas.

« La conversation que je viens de rapporter marquait

le terme au delà duquel Alexandrine n'avait plus qu'à mourir. »

Elle mourut, en effet, quelques mois après, le 9 février 1848. Si les anges mouraient, ils mourraient ainsi. Elle répétait à la mère d'Albert : « Qu'on dise à Pauline que c'est si doux de mourir ! »

Le 14 novembre de la même année, madame de la Ferronnays rejoignait son mari, son fils et ses trois filles, fermant le cortège funèbre, et de cette belle famille, semblable à un autel resplendissant de flammes que l'on voit successivement s'éteindre, elle ne laissait plus que deux ou trois survivants, unis pour la bénir et pour s'aimer.

A ces tombes d'Albert, d'Alexandrine, d'Olga, d'Eugénie, de leur père et de leur mère, une seule et même épitaphe convient ; elle résume leur vie, elle est l'abrégé de notre foi, elle est la conclusion, l'explication, la devise de ce livre :

L'AMOUR EST PLUS FORT QUE LA MORT !

VII

On n'attend pas ici des appréciations littéraires.

Ce livre n'est pas une œuvre de littérature, et c'est précisément à cause de cela qu'il charme. Je ne prétends pas exagérer la louange, et je pourrais chercher en vain dans ces deux volumes l'art de la composition, des descriptions, des effets. Bien que le style de tout l'ouvrage soit tout à fait remarquable, toujours distingué, plein de traits heureux, animé par des mouvements pathétiques, je conviens volontiers qu'il y a çà et là des longueurs et des imperfections. Il y a trop de personnages principaux, trop de menus détails. Il y a..., mais qu'importe ! C'est aux œuvres de l'imagination qu'on demande des règles et des effets ; c'est aux fleurs artificielles que l'on demande la symétrie, l'arrangement, l'apprêt, et un certain petit air roide, soigné, épousseté, que l'on ne demande pas aux fleurs de pleine terre. Ce livre charme par une qualité que le talent littéraire le plus consommé ne saurait atteindre, par la vérité, par le naturel, par la supériorité que la chair a sur le marbre, le teint sur la peinture, le son de la voix sur le caractère imprimé. Chaque mot a été une parole vivante ; on croit entendre ces

gracieuses sœurs se parler à voix basse, ouvrir devant nous, avec un battement de cœur, les lettres des sœurs absentes ; on voit pleurer leurs yeux et s'ouvrir leurs lèvres. Ces pages, après la mort, ont conservé quelque chose de moite, de chaud, de coloré, une parcelle de vie. Voilà ce qui ne peut être imité ni surpassé. Les enfants eux-mêmes, auxquels on raconte une histoire, commencent par demander : *Est-ce qu'elle est vraie ?*

J'aimerais à relever quelques détails, et par exemple la description des lieux si variés : Rome, Naples, Paris, Bruxelles, Lisbonne, Odessa, Venise, la casa Margherita et la villa Trecase, le château de Korsen et la maison de Pise, la chapelle du palais Acton et la chambre de la rue de Madame, Boury, Lumigny. Ce changement continuel de scène jette sur tout le récit, qui aurait pu devenir un peu monotone, beaucoup de pittoresque.

J'aimerais à mettre en lumière, en les crayonnant à part, les personnages qui n'appartiennent pas à la famille, les prêtres d'abord, et pour ne parler que des morts, l'abbé Gerbet, si suave et si énergique, si attentif et si mesuré, consolateur incomparable ; le père de Ravignan, le guide des sentiers qui mènent au sommet, l'exemple et l'appui des âmes éprises de la sainteté ; le pauvre jeune prêtre qui mourut à Ischl ; les prêtres italiens, Mgr Porta, qui maria Albert, ce bon confesseur qui

leur dit à Venise : *Fidatevi a Dio, partite*, et aussi le père Lacordaire, dont la grande figure passe au fond de la scène ; admirable choix de ces amis que le Seigneur a consacrés au service des hommes, et qui continuent sa personne au milieu de nous.

J'aimerais encore à recueillir, à tirer de l'ombre du récit les acteurs secondaires, les serviteurs, Julien, Constance, les amis des mauvais jours, miss Mac Carthy, qui passa les nuits près d'Albert à Cività-Vecchia ; le comte Putbus, toujours prêt à suivre ses amis partout sans rien dire. Il y a ainsi autour de nous des créatures bonnes et obscures, assez semblables aux feuilles, que nul ne distingue de sa voisine, qui remuent toujours à la même place, et tombent près du tronc qui les porte après avoir répandu leur ombre et protégé les fleurs.

J'aimerais encore, j'aimerais surtout à reprendre une à une, et à regarder à part les physionomies principales, les caractères, les types ; à me demander quel fut le plus noble de ces hommes, la plus belle et la plus pieuse de cette mère et de ces filles. Mais c'est ici que l'appréciation serait indiscreète, capricieuse, injuste, et d'ailleurs inutile. Il est temps de s'élever à de plus hautes pensées. Ce livre n'est pas un album de photographie. L'auteur ne le destine pas à la gloire de sa famille, encore bien moins à sa gloire personnelle ; elle ose le dédier à la gloire de

Dieu, elle le commence et elle le termine par son nom, invoqué dans des termes qui rappellent ces sublimes paroles : *Sanctum nomen ejus, fecit mihi magna qui potens est, ... exaltavit humiles*. J'ai voulu bénir le nom de Celui qui a fait de grandes choses parmi les miens, il les a pris très-humbles et il les a placés très-haut!

L'espérance de l'auteur de ce livre est-elle réalisée? Son œuvre sert-elle vraiment à glorifier Dieu, le Dieu chrétien?

Que d'autres critiques, placés à des points de vue divers, apprécient le *Récit d'une sœur* à leur manière. Déjà plusieurs l'ont fait avec un touchant respect. Pour nous, pour l'auteur, le but principal est la gloire de la foi chrétienne. J'ose dire que ce but est atteint.

Oui, quiconque a la foi la sentira plus vive et plus chaude après avoir lu ces pages. Et si vous avez le malheur de ne pas croire, vous serez ému pourtant, et vous vous direz : « Voilà des gens qui ont une manière à eux d'aimer, de passer la vie et d'affronter la mort ; ils ont un secret précieux, et je leur envie ce bien qui me manque. » Enfin, si vous vous bornez à considérer une œuvre par son effet extérieur, comme un tableau, vous conviendrez que, selon l'expression employée au commencement de cette lecture, vous venez de vous arrêter devant des types incontestables de la beauté morale.

Et si vous allez plus loin, chrétiens, incroyants, artistes, si vous vous demandez quelle est l'origine de cette beauté, d'où tombe cette lumière, il ne peut venir à vos lèvres qu'une seule et même réponse : « *de la religion catholique.* »

Si nous parlions de la beauté intellectuelle, du génie de Pascal ou de Newton, de Dante ou de Bossuet, de Shakspeare ou de Goëthe, je conviendrais que le génie est un don infiniment rare, tout personnel, et dont on ne saurait attribuer la gloire à aucune doctrine spéciale.

Mais le propre de la beauté chrétienne est de *luire pour tout le monde* et sur tout le monde, comme les bonnes gens le disent du soleil, et aussi, comme le soleil, de produire là où tombent ses rayons directs, non-seulement une clarté vive, mais une métamorphose extraordinaire, un mouvement intérieur de la sève, la croissance, l'épanouissement, la fleur.

Pour parler en termes précis, le christianisme exerce un double empire, il agit sur les idées, il agit sur la conduite, et le plus grand aussi bien que le plus petit des hommes est soumis, qu'il le veuille ou non, à la première de ces deux influences, et, dès qu'il le veut, à la seconde. Trouvez-vous cette remarque banale? Demandez donc aux philosophes, aux orateurs, aux écrivains, ce qu'ils

en pensent. Demandez-leur s'il suffit de présenter la vérité aux hommes pour que les hommes y adhèrent? Le christianisme a opéré ce double miracle : faire connaître la vérité, et faire pratiquer la vérité connue.

Comment le nier? Depuis le christianisme, toutes les sociétés qu'il a civilisées possèdent la vraie notion de Dieu et la vraie notion du devoir. L'idéal intellectuel et moral du genre humain est à jamais fixé. Nous portons sans doute ces notions au fond de nos âmes, mais en quel état? Le christianisme ne nous les donne pas, il nous les rend, et l'accord le plus complet règne désormais entre ce que la raison nous apprend et ce que la religion nous enseigne, grâce à la religion qui délivre, débarrasse, répare la raison obscurcie et captive, comme elle l'est encore chez les Chinois ou chez les Indiens. La raison reconnaît rarement ce service de la religion, et la religion ne se plaît pas toujours à constater cet accord avec la raison. Il existe, il domine, il est certain.

Je ne puis m'empêcher de sourire tristement quand je lis dans les œuvres des philosophes, des moralistes, des romanciers, des auteurs dramatiques, la description de la perfection morale. Ils nous disent tous qu'elle résulte d'un mélange exquis de force et de bonté, d'ardeur et de mesure, qu'elle consiste à se livrer ou plutôt à se prêter au plaisir sans folie, à la douleur sans désespoir,

aux honneurs sans orgueil, à l'amour sans volupté, à se tenir ainsi dans un perpétuel équilibre et comme au centre de gravité de tous les mobiles qui influent sur les actes humains. Si ces mêmes écrivains, indifférents ou hostiles au christianisme, nous parlent de Dieu, ou s'il en est question dans le langage ordinaire de tous les hommes, il s'agit toujours d'un Dieu juste et bon, compatissant et sévère, présent et vigilant, maître, ami, père, époux et confident de l'âme. Eh! qu'oi, cet homme parfait que vous décrivez, ne le reconnaissez-vous pas? C'est ce que nous appelons un saint. Ce Dieu que vous définissez si bien, ne le voyez-vous pas, c'est notre Jésus-Christ? Il ne vous est plus donné d'attribuer à la perfection morale d'autres caractères, il ne vous est plus donné d'imaginer la Divinité sous d'autres traits.

Philosophes, en vous empruntant ces belles notions du devoir et de Dieu, qui sont maintenant comme la monnaie courante de tous les esprits, je puis vous demander d'où elles viennent; je puis vous dire, comme dans l'Évangile: *Cujus effigies?* de qui est l'effigie? De Jésus-Christ. Ne lui refusez donc pas votre tribut. Celui que vous niez dans nos temples, nous le retrouvons dans vos écrits. Son nom a disparu de vos lèvres, et son image est demeurée au fond de vos cœurs!

Mais cette image désormais ineffaçable, cet idéal uni-

versel, populaire, lien et flambeau commun de toutes les sociétés chrétiennes, nous ne les voyons pas seulement de loin, à la manière des philosophes, dans une sorte de firmament vaporeux, à quelques millions de lieues de nos têtes. La vertu de la religion, c'est de transformer absolument les âmes. Oui, *transformer* est le mot. Il s'agit de transformer l'âme humaine de telle façon qu'elle croie fermement ce qui n'est pas évident, qu'elle espère pleinement ce qui n'est pas visible, qu'elle aime ardemment ce qui n'est pas agréable.

Et le miracle de cette transformation s'opère dans un monarque ou dans un berger, dans un orateur ou dans un mendiant, dans une jeune fille ou dans un soldat. Il est universel.

Reprenons nos exemples du commencement.

Le fils d'un petit médecin bourguignon, mal élevé dans une faculté de province, passé petit secrétaire d'un avocat, aperçoit tout à coup ce qu'il ne voyait pas la veille ; il est épris d'une secrète beauté, il lui sacrifie tout, avenir, plaisir, honneurs, fortune ; il se fait prêtre à vingt ans, puis moine, affrontant la privation et le mépris, il meurt, ayant fondé des collèges, des couvents, des conférences, ayant attiré, convaincu, transformé des foules ; il dépose dans la terre un corps sans souillure, et dans des livres immortels une flamme qui brûle encore. Il

s'appelait Lacordaire, ce petit Bourguignon. Vous le trouvez un homme exceptionnel? Que dites-vous de cet étudiant en droit qui s'appelait Henry Perreyve, et qui, pouvant vivre honorable avocat ou juge considéré, s'est consumé pour ses semblables, et est mort à trente ans, pleuré comme un bienfaiteur? Celui-là a été pris dans la jeunesse de nos villes, et il est dans le clergé français des milliers de jeunes gens dont le cœur ressemble au sien. Le rayon qui l'illumina tombait, loin de Paris, sur un pâtre qui se nommait Vénard¹, qui a trouvé doux d'aller mourir sous le bâton, après avoir souffert et chanté les louanges de Jésus-Christ dans une cage de fer. Que dites-vous encore de ce berger de Vendée devenu martyr? Exception! Exception!

Sont-ce encore des exceptions, ces jeunes Lyonnais sans fortune, qui se nommaient Frédéric Ozanam et Hippolyte Flandrin, morts avant cinquante ans, ayant uniquement travaillé pour plaire au même maître invisible, arrivant sans ambition à la gloire, et parvenant à travers la dévotion au respect public? Regardez! la même lumière luit dans l'Église grecque sur une dame russe, mariée de l'autre côté de la frontière allemande à un vieux général peu mystique, et madame Swetchine nous est

¹ *Vie de THÉOPHANE VÉNARD, missionnaire et martyr en Chine, par son frère, vicaire à Poitiers. — Poitiers, Oudin.*

donnée. Elle luit au fond de la Savoie sur une villageoise qui se nommera la sœur Rosalie.

Précisément à la même époque, dans la patrie de Washington, il y avait une fille de médecin, mariée à un négociant et protestante, qui se nommait madame Élisabeth Seton. Son mari était poitrinaire; elle l'accompagne en Italie. Le bateau paraît suspect; on les emprisonne au lazaret, et voilà ce pauvre moribond couché sur un matelas, dans une chambre carrelée, sans feu; on passe les aliments par une grille, et nulle compagnie n'est autorisée; pas d'autre bruit que le battement mélancolique des vagues ou l'écho des paroles de quelques soldats grossiers qui parlent une langue étrangère. Mais Jésus-Christ habite avec ces captifs. Avec son aide, mistriss Seton transforme en paradis ce cachot; quand elle a endormi son malade, elle pleure ou elle prie; quand il veille, elle chante, elle rit, elle cause, elle anime ces froides murailles par son héroïque amabilité. Un peu plus tard, devenue veuve, et veuve fidèle, la voilà qui retourne aux États-Unis, près de ses cinq enfants, et la Providence met sur son chemin cet autre Fénelon qui se nommait M. de Cheverus; elle devient catholique, perd pour sa foi ses biens, et se fait humble maîtresse d'école, élevant avec ses enfants les enfants des pauvres. Quand ses fils sont élevés, placés, madame Seton se fait sœur de

la charité; elle établit en Amérique ces filles à qui saint Vincent de Paul a promis *pour monastère la maison des malades et la salle d'école, pour grille la crainte de Dieu, et pour voile la modestie*, et la première sœur qui fit profession fut sa propre fille, mourant à dix-sept ans, entre ses bras, en l'appelant deux fois ma *très-chère mère*, et en mêlant ses premiers vœux à ses derniers soupirs¹. Cette gracieuse et infatigable mère ne mourut elle-même que dix ans après, ayant fondé plus de vingt maisons, sans cesser de diriger ses propres enfants vers ce qu'elle appelle dans ses lettres *notre chère éternité*.

Est-ce encore une exception? Sachez bien que toutes ces exceptions ont été fécondes, que des milliers de créatures les ont suivies et les suivent encore. Le génie n'a pas de lignée, la sainteté porte des moissons renaissantes.

Mais voici du moins une famille prise au milieu du monde, au milieu des cours; elle n'éblouit pas par ses vertus; elle n'est pas comblée de dons extraordinaires. Je conviendrai que les affaires publiques distraient un peu trop le père, qui ne paraît pas beaucoup veiller sur ses enfants; que les mariages se préparent dans cette famille par les rencontres du monde; qu'elle mène à l'étranger une vie de plaisir fort enviable, et en France une vie de

¹ *Vie de madame Seton*, p. 335.

château qui n'a rien d'extraordinaire. Ils n'ont pas la prétention de valoir mieux que le reste des hommes, et j'entends même s'élever autour du *Récit d'une sœur* un petit murmure de gens surpris qui se disent : « Ma famille vaut bien cette famille. » Je m'empare de ce petit murmure et j'en conclus que, de l'aveu de tous, cette maison n'est pas privilégiée, cette terre ne porte pas plus de gerbes d'or que les autres. Eh bien ! depuis le jour où Jésus-Christ a visité cette maison, depuis que la croix a été plantée sur ce sol, tout s'est métamorphosé. On a vu un grand seigneur, un ancien ministre, à soixante ans, incliner son front, frapper sa poitrine et couvrir de toute la majesté d'une vieillesse irréprochable les fautes de la vie des cours. A vingt ans, de jeunes femmes ont traversé le bonheur et le malheur sans défaillir. L'une, dans les premières joies du mariage, écrit simplement : « Je suis heureuse, mais je sens que ce bonheur vient de Dieu, et que, s'il voulait me le retirer, je me soumettrais sans murmure¹. » L'autre, au moment de mourir, a pu dire : « J'aimerais mieux !... mais Jésus expirant n'a pas dit : *J'aimerais mieux !* » Et la troisième a pu ajouter, quelques jours avant cette mort angélique : « Tu pleures parce que notre Olga va aller au ciel, et maintenant qu'elle est

¹ II, page. 169.

presque hors de ce monde, tu voudrais l'y ramener. *Dis-moi donc quel bonheur tu as à lui assurer sur terre !* »

Et elles étaient jeunes, et elles étaient brillantes, et le bonheur les a trouvées pures, le malheur calmes, la mort tranquilles !

Inclinons-nous devant la foi catholique, et reconnaissons ici son véritable empire. Aucune philosophie, aucun culte ne produisent rien de pareil, en face de ces trois épreuves, le bonheur, le malheur, la mort, qui nous attendent tous. Ce qui m'est dit des institutions secondaires de l'Église, de son histoire, des effets indirects de son action sur les gouvernements ou sur ses doctrines, me laisse, je l'avoue, un peu froid. Mais je tombe à ses pieds, quand je la vois changer, oui, changer absolument la face de la terre et le fond des âmes. Elle change la face de la terre, en donnant à toutes choses un autre aspect, un sens nouveau et une explication nouvelle. Elle change le fond des âmes, en les élevant si haut, en les douant de tant d'énergie et d'espérance, que ces pauvres âmes, meurtries, déçues, blessées, au lieu de détester les hommes et d'accuser Dieu, apprennent à bénir Dieu et à servir les hommes. Devant nos yeux ravis, le bonheur et la beauté descendent sur ces créatures ainsi transformées, dans lesquelles chacun de nous peut reconnaître une femme, une mère, un frère, une pauvre fille de village,

un ami chrétien. Le vrai bonheur, la vraie beauté ! voilà bien les deux rayons qui se posent sur les fronts que la vertu de Jésus-Christ a touchés !

Nous devons au *Récit d'une sœur* cette incomparable et ineffaçable vision.

VIII

Je voudrais, en descendant de ces hauteurs, noter à la hâte et en finissant, une autre impression née de la lecture de ce beau livre.

On prétend que les sociétés sont représentés exactement par le gouvernement, le théâtre, la littérature, la presse. *Tout peuple, dit-on, a le gouvernement qu'il mérite. La littérature est l'image de la société.* Ces phrases banales, je les crois presque toujours fausses. Nous ne pouvons guère regarder les sociétés passées que dans ces miroirs-là ; l'histoire ne nous en présente pas d'autres. Mais nous vivons au milieu des flots pressés de la société contemporaine, de cette grande société travailleuse, paisible, courageuse, chrétienne, distribuée en petites familles, qui vit, échange, écrit, prie, gagne, combat, admire, supporte, espère, et j'affirme que cette société, dans toute l'Europe, vaut, depuis cent ans au moins, mieux que la

cour, mieux que le théâtre, mieux que le roman, mieux que la presse.

J'affirme que si l'on pouvait comparer les livres de nos bibliothèques, et les articles des journaux, pleins les uns et les autres de diatribes contre le mariage, l'État, la religion, la famille, les lois, avec les millions de lettres que la poste distribue tous les jours, si l'on pouvait lire les correspondances des époux, des pères, des mères, des enfants, des amis, on serait charmé autant que surpris par l'immense supériorité des bons sentiments sur les mauvais, du bon sens sur les chimères, du christianisme sur les erreurs, des affections honnêtes sur les ordures.

Il y a six mois, l'indignation des spectateurs a jeté à la porte du théâtre une comédie scandaleuse. Il est temps que le parterre se lève ainsi dans tous les auditoires pour crier et pour siffler les mauvaises pièces. Il est temps que quelques regards jetés dans le paradis de la littérature intime nous consolent et nous vengent de l'enfer de la littérature publique. On sait que deux ou trois hommes qui veulent la guerre l'emportent sur des multitudes avides de la paix. De même, deux ou trois impies suffisent pour appeler la calomnie sur la science, qui ne les compte même pas. Deux ou trois aventuriers de la plume font à eux seuls plus de bruit que tout le chœur laborieux des

érudits, des littérateurs sérieux, et même des grands écrivains honnêtes.

Je suis bien aise que, sans chercher cet à-propos et sous l'inspiration des sentiments les plus purs, une femme du monde, appartenant à une race bien française et bien chrétienne, soit venue en ce moment montrer le monde et l'intérieur des familles à ceux qui ont la prétention de les peindre, je suis bien aise qu'elle soit venue leur dire : « *Voilà comment vous nous représentez, et voilà comment nous sommes !* Vous prenez vos modèles dans « la rue, et, pour nous vouer au ridicule et à la haine, vous « barbouillez les caricatures sur la porte de nos maisons. « Entrez dans la mienne, vous verrez mon père, ma mère, « mes sœurs, vous connaîtrez mon Dieu ! »

Si ce livre nous protège, après nous avoir émus, qui donc oserait encore adresser à son auteur de petites critiques ? Qui donc, parmi ses amis, même après l'avoir suppliée de ne pas publier des récits trop intimes, de ne pas commettre cette action hardie, ne la remercierait pas de l'avoir commise ?

LA REINE LOUISE DE PRUSSE

PENDANT LE SIÈGE DE PARIS

— 1870 —

La mémoire de la reine Louise, mère du roi Guillaume, est universellement vénérée en Prusse ; ce n'est pas assez dire : son nom et son souvenir sont presque devenus une légende poétique et pieuse. Morte à trente-trois ans, en 1810, au milieu des jours sombres de l'histoire de son pays, précipitée du trône qu'elle avait un instant illuminé des rayons de la beauté, de l'intelligence et de la bonté, elle sut porter héroïquement des malheurs dont elle était en partie responsable, donner dans la défaite et dans l'exil l'admirable spectacle de la vertu souriante aux prises avec le malheur ; elle apparaît de loin à sa nation comme l'ange du patriotisme. C'est aussi qu'avant de prêcher l'espérance aux vaincus la reine Louise avait eu le courage

de dire en face la vérité au plus puissant des triomphateurs. Après soixante ans, les destins sont retournés. La France avait alors deux fois terrassé la Prusse, et nos chevaux campaient sur les bords sablonneux de la Sprée. Sous un second Napoléon, la France est descendue au fond des abîmes, et l'armée prussienne, commandée par le fils de la reine Louise, campe aux portes de Paris. Il me semble voir la grande ombre de cette femme héroïque se dresser maintenant entre le vainqueur et nous. Sa mère le juge et nous relève. C'est au conquérant, au roi Guillaume qu'elle reproche l'abus de la force, et ses nobles conseils de courage, d'énergie, de confiance, s'adressent à la France.

I

Les heures de joie ont été bien courtes dans la vie de la reine Louise de Prusse. Son enfance avait été assombrie par la mort prématurée de sa mère, elle n'avait pas trente ans quand son royaume fut bouleversé par l'invasion. Cependant le moment de son mariage, son entrée à la cour du roi Frédéric-Guillaume II, les premières années de son règne, sont comme un intermède brillant, un rayon de soleil entre deux orages qui contraste de la manière la plus saisissante avec le commencement et la fin

de sa vie. Sixième fille du duc Frédéric de Mecklembourg-Strelitz et de la princesse Frédérique-Caroline-Louise de Hesse-Darmstadt, elle n'avait que sept ans en 1782, à la mort de sa mère, et son enfance studieuse auprès de sa grand'mère maternelle ne fut égayée que par les mariages de ses sœurs aînées et par l'amitié de sa sœur Frédérique, plus jeune qu'elle de deux ans. Les deux princesses firent leur premier pas dans le monde à un bal que le roi Frédéric-Guillaume II donnait à Francfort, où il tenait ses quartiers d'hiver avec ses deux fils, le prince royal et le prince Louis, dans les premiers mois de 1793, pendant que Louis XVI mourait sur l'échafaud et que la sœur de l'empereur d'Autriche gémissait en prison, entre la bataille de Valmy et le siège de Mayence.

Les deux sœurs causèrent une véritable sensation par leur beauté extraordinaire. Goethe, qui allait rejoindre le duc de Weimar, les vit toutes les deux, et il écrivait bien des années après : « L'impression que les deux princesses de Mecklembourg ont produite sur moi a été telle que je puis seulement les comparer à deux êtres célestes dont l'apparition a laissé dans mon souvenir une trace que le temps n'a pas effacée. » Ce fut aussi l'effet produit par les traits imposants, la taille élevée, le front pur, le beau regard, de la princesse Louise sur le prince royal de Prusse, jusque-là grave et presque insensible, pendant

que le charme et la grâce plus délicate de la princesse Frédérique séduisaient son frère cadet, le prince Louis. Les deux sœurs furent fiancées aux deux frères le 24 avril 1793 dans l'église de Darmstadt ; mais la guerre recula le mariage. Il fallut prendre Mayence, qui résista jusqu'à la fin de juillet, livrer des batailles, traverser l'Allemagne, et ce fut seulement au mois de novembre que le roi de Prusse revint à Berlin. Peu de semaines après la mort de l'infortunée Marie-Antoinette, tandis que le sang coulait à Paris et en Vendée, Berlin était en fête, les deux princes Frédéric-Guillaume et Louis recevaient leurs fiancées sous des arcs de triomphe, au son des fanfares, dans la rue des Tilleuls pavoisée. Des jeunes filles allèrent au-devant du cortège en robes blanches, avec des branches de verdure à la main. On raconte que la plus belle jeune fille offrit à la princesse Louise une couronne de myrte en lui récitant des vers. Cédant à son émotion, la princesse sauta lestement à bas de la voiture, pressa la jeune fille sur son cœur, et lui baisa le front et les lèvres. — Ah ! mon Dieu ! s'écria la grande-maitresse du palais, une vieille, raide et impassible comtesse de Vosz, que le prince royal appelait plaisamment la *Dame d'Étiquette*, que faites-vous ? Cela est contraire à tous les usages de la cour ! — Eh quoi ! répondit la princesse Louise, ne pourrai-je donc plus recommencer ? — Les fêtes

durèrent plusieurs jours, et la cérémonie du double mariage s'accomplit la veille du jour de Noël de 1793. Aux fêtes de Noël succédèrent les fêtes du carnaval, et l'année 1794 se serait passée tout entière en cérémonies et en réjouissances publiques, si les deux époux n'avaient préféré la vie simple qu'ils trouvèrent à Oranienbourg et surtout dans la petite résidence de Paretz, particulièrement chère au prince royal. L'année 1795 fut encore une année de joie, car ce fut l'année de la naissance du premier fils de la princesse royale ; mais elle eut la douleur de voir mourir en 1796 le jeune mari de sa sœur, puis la veuve du grand Frédéric, âgée de quatre-vingt-deux ans. Le roi Frédéric-Guillaume II, son petit-neveu, la suivit au tombeau à la fin de 1797, et à vingt et un ans la reine Louise, dans tout l'éclat de la beauté, prenait place sur le trône de Prusse avec Frédéric-Guillaume III, à qui elle venait de donner un second fils, le roi actuel, né le 22 mars 1797.

A peine le deuil royal terminé, les deux souverains partirent pour se présenter à toutes les provinces du royaume. Ce long voyage fut encore un long triomphe. A Stuttgart, en Poméranie, à Cüstrin, à Dantzig, à Königsberg, ce ne furent que revues, banquets, bals, feux de joie. La réception fut magnifique à Varsovie. La reine dansa au bal donné par le comte de Hoym, et pendant la nuit, les

jardins du palais Leczinski furent illuminés de plus de soixante-sept mille lampes ; mais l'enthousiasme, les acclamations, l'allégresse, furent surtout indescriptibles dans les villes et les villages de la Silésie, où la reine Louise reçut partout le nom qu'elle a toujours porté depuis, *Landes Mutter*, mère du pays. Le retour à Berlin fut suivi de l'hommagè des députations des autres provinces. La naissance de la princesse qui devait devenir l'impératrice de Russie mit le comblé au bonheur de ces années enivrantes. Un nouveau voyage à travers le royaume rendit plus générale encore la popularité de la reine, dont le noble visage s'animait en tous lieux de cet éclat particulier que la joie ajoute à la beauté. Ce fut dans ce voyage qu'elle assista, en 1799, à un tournoi dont elle fut la dame, vrai tournoi de chevaliers précédé de bannières aux couleurs variées, revêtus d'armures étincelantes, dans la cour du château gothique de Fürstenstein, appartenant au comte de Hochberg. Rien ne vint interrompre cette série de jours heureux jusqu'à l'année 1801, qui vit célébrer le centième anniversaire de l'avènement de l'électeur Frédéric I^{er} au rang de roi, et naître le troisième fils de la reine Louise, le prince Charles, père du feld-maréchal Frédéric-Charles.

Des fêtes autour d'un trône, des guirlandes sous les pas des rois et des reines en 1795, entre le meurtre de

Louis XVI et celui de Marie-Antoinette, pendant que l'on décrète à Paris le culte de la déesse Raison, en 1795, pendant les dernières séances de la Convention, un tournoi en 1799, pendant la bataille d'Aboukir, à la dernière année du dix-huitième siècle ! On croit rêver en rapprochant ces dates, on se demande si la Prusse fait partie de la même planète que la France, pourquoi la France souffrait pendant que la Prusse était dans la joie ; mais les rôles seront bientôt intervertis. Avant de raconter ce brusque changement de scène, pénétrons un moment dans l'intérieur de cette cour de Berlin, au milieu de laquelle la reine Louise était descendue, selon l'expression de Goëthe, comme une apparition céleste, — cour bizarre, dont les vices et les travers, aussi bien que les qualités sérieuses, aident à comprendre les alternatives incroyables de fortune et de décadence, les brusques soubresauts qui, de Rossbach à Iéna, de Waterloo à Sadowa, ont, depuis un siècle et demi, fait l'histoire incohérente et la croissance extraordinaire de la nation prussienne.

Les quatre rois de Prusse qui se sont succédé depuis 1701 se ressemblent tous par un côté. On pourrait, en jouant sur les mots, les appeler d'excellents intendants militaires, car ils furent tous habiles intendants et braves militaires, occupés d'amasser de l'argent et de former des armées, de laisser à leurs descendants des territoires, des

finances et des régiments. A ces passions dominantes s'ajoutèrent parfois le goût des lettres et des mouvements intermittents de dévotion; mais ce sont là des accidents, des concessions à l'usage du temps, comme l'introduction dans leur palais de l'étiquette de Versailles, ou des conversions de vieillard, ornements d'emprunt plus ou moins bien surajoutés aux dispositions foncièrement naturelles, parure de surface qui ne décore pas d'ailleurs également ces quatre rois. Frédéric I^{er} aimait les lettres, il favorisa Leibnitz. Son fils, Frédéric-Guillaume I^{er}, n'aimait que ses casernes et son trésor. Le grand Frédéric II, on le sait assez, réunissait l'une et l'autre passion; mais, encore une fois, le fond est âpre et dur, le dessus est revêtu d'une couche bien mince de civilisation occidentale, empruntée à Londres ou à Paris. Les Prussiens, pendant tout le cours du dix-huitième siècle, à la cour ou dans les camps, sauf un petit nombre d'exceptions, n'ont vraiment été que des ours dressés aux belles manières de Versailles. Le premier Frédéric avait fait peindre sur le mur d'un de ses palais les dames de la cour, en grand falbalas et déjà en robes en panier, allumant la pipe des généraux en grand uniforme. C'est assez bien l'image de ces soldats superficiellement lettrés qui lisaient les tirades philosophiques de Voltaire et déchiraient sans pitié leur part de la Pologne. Souvent ils n'ont pas même les simples sen-

timents de la nature. Le père du grand Frédéric, ce roi qui prenait tant de plaisir à composer un régiment d'hommes de six pieds, détestait son fils. Il faut lire dans les Mémoires de la sœur bien-aimée de Frédéric, la margrave de Baireuth, comment les deux enfants étaient traités par leur père; ce fut au point qu'avec la complicité de son ami Katt, le petit-fils du maréchal de Wartensleben, Frédéric voulut s'enfuir en Angleterre. Le prince fut incarcéré dans la forteresse de Cüstrin par ordre du roi, et forcé de se mettre à la fenêtre pour assister à l'exécution de son ami, qui fut torturé, décapité, et dont le corps fut laissé un jour entier à cette place, devant la prison, pendant que le bourreau allait demander au vieux maréchal de payer son salaire. Élevé à une si rude école, Frédéric II ne fut pas plus tendre pour son frère, qui devait lui succéder, puis, après la mort de celui-ci, pour son neveu, l'indolent et bizarre Frédéric-Guillaume II, qui régnait depuis sept ans lorsque la princesse Louise fit son entrée à la cour.

Frédéric-Guillaume II, grand-père du roi actuel, était de haute stature et fort gras, du moins à la fin de sa vie. Il avait un assez beau visage; il était simple de manières, comme tous les Hohenzollern, et les habitants de Berlin, qui avaient vu si souvent passer le grand Frédéric avec ses levrettes, connaissaient les gros chiens, compa-

gnons habituels de son neveu. Il était d'ailleurs brave, bon, accessible à l'honneur et à la pitié, dévot, illuminé même à ses heures, plus souvent ami des plaisirs. Marié, puis divorcé, remarié et en même temps bigame, comme l'ancien landgrave de Hesse, en vertu d'une consultation théologique, Frédéric-Guillaume II changea aussi souvent de femmes que de ministres favoris. On sait trop que la politique et les talents militaires de ce roi ne valurent pas beaucoup mieux que sa morale, et l'on comprend quelle joie dut éclater à Berlin, lorsqu'on vit en 1797 le prince royal, grave, modeste dans ses mœurs, studieux et bon, monter sur le trône et y conduire la belle et bonne reine Louise. C'était un Louis XVI et une Marie-Antoinette remplaçant le Louis XV taciturne de la Prusse au milieu d'un peuple encore fidèle.

Du moins Frédéric-Guillaume II laissait à ses enfants et à ses héritiers la paix, une paix peu glorieuse (traité de Bâle, 1794), mais qui l'avait dégagé à temps des grandes guerres qui ébranlèrent le reste de l'Europe pendant les dernières années du dix-huitième siècle et les premières années du dix-neuvième. La Prusse, on le sait, ne prit aucune part à la seconde coalition contre la république française, peut-être à cause de l'influence de Sieyès, alors représentant du Directoire à Berlin, plus probablement à cause de la sagesse du nouveau roi. Elle

ne s'engagea pas davantage dans la troisième coalition contre l'Empire en 1804. Dix années de paix dans un pareil moment furent un bienfait inestimable, et pendant ces dix années le roi Frédéric-Guillaume III et la reine Louise goûtèrent un bonheur sans mélange et méritèrent une popularité croissante. Le roi était laborieux, réservé, économe. Il avait coutume de répéter le proverbe anglais : « Ayez soin des deniers, les livres auront soin d'elles-mêmes. » On le vit, à la campagne, gronder un serviteur qui mettait du pain blanc sur sa table, et déclarer que le roi, au milieu des paysans, devait manger le même pain qu'eux. Il s'occupait activement de l'armée, sans avoir cependant de talents militaires, bien qu'il eût pris une part très-honorable à la campagne de France et au siège de Mayence. Il détestait le faste, et sa grande distraction était la vie de famille. Plus ardente, plus active que lui, la reine Louise passait souvent des revues à ses côtés, revêtue de l'uniforme du régiment qui portait son nom. Elle l'accompagnait dans ses voyages continus, mais elle aimait aussi avant tout son intérieur, la vie simple de Charlottenbourg, les promenades à l'île des Paons ou dans les bois de Freienwald. Très-pieuse, ainsi que son mari, mais sans aucun mélange d'esprit de secte ou de faux mysticisme, elle aimait les sermons féneloniens de l'évêque Eylert et la lecture de l'Évangile ; ses

autres lectures préférées étaient, avec les poètes allemands, Shakespeare et même Eschyle.

Nulle affectation de pédantisme ne gâtait ces dons si variés. On faisait beaucoup de peine à la reine Louise en la comparant à la femme savante du premier Frédéric, la reine Charlotte, élève et protectrice de Leibnitz, morte en 1705, après avoir dit à l'une de ses dames : « Je vais donc enfin pouvoir connaître la cause première de l'espace et du temps, que M. Leibnitz n'a jamais pu m'expliquer clairement ! » La reine Louise, quoique fort instruite, et prenant plaisir à causer avec le docteur Gall et d'autres savants, ne se sentait aucun attrait pour la fondatrice de l'Académie des sciences de Berlin, et il lui plaisait au contraire d'être comparée à la bonne et gracieuse Louise-Henriette, princesse d'Orange, femme du grand-électeur de Brandebourg, renommé pour sa bravoure, sa justice et sa foi. La reine Louise avait vingt-huit ans en 1804, et une grande fête donnée à Berlin à l'anniversaire de sa naissance, avec un immense bal masqué, porta au comble l'enthousiasme que la population aimait à lui témoigner. Quand le jour se leva, les dernières harmonies s'évanouirent, et le bal se termina par une magique et entraînant *danse des heures*, ronde de douze jeunes filles qui vinrent, avec les poses les plus gracieuses, effeuiller des fleurs sous les pas de la reine. Nul ne

se doutait alors que cette allégorie poétique marquait à peu près la dernière heure de joie qu'elle eût à passer sur la terre. Le moment des catastrophes approchait ; mais l'adversité devait trouver la *mère du pays* aussi vaillante qu'elle avait été bonne, sympathique et souriante avant l'orage.

II

Paris peut lire à toutes ses murailles l'histoire des triomphes de Napoléon I^{er} sur l'Autriche et sur la Prusse (1805-1806). La colonne Vendôme et l'arc de triomphe du Carrousel datent de cette époque, et la Seine, à l'entrée et à la sortie de Paris, passe sous deux ponts qui portent les noms d'Austerlitz et d'Iéna ; mais ce n'est pas sur les murailles, c'est dans les esprits qu'il convient de graver l'histoire des profits tirés par la Prusse de nos services ou de nos fautes depuis cent ans. On peut dire que cette nation patiente, hardie et fausse, nous a pris tout ce que nous ne lui avons pas donné. C'est la guerre de la succession d'Espagne qui aura valu à l'électeur de Brandebourg le titre de roi, et son arrière-petit-fils aura conquis le titre d'empereur par suite des difficultés que nous avons soulevées en 1870 à propos de cette même succession d'Espagne. A peine devenus rois, au milieu

d'institutions du moyen âge et de mœurs des temps féodaux, les Hohenzollern ont emprunté à la cour de Louis XIV son langage, ses gens d'esprit, ses perruques, et, par la révocation de l'édit de Nantes, nous leur avons envoyé des écrivains, des hommes politiques et nos meilleurs artisans. Ils ont dû à notre neutralité coupable leur part dans les dépouilles de la Pologne, et à notre neutralité imbécile, cent ans après, leur part dans les dépouilles du Danemark et du Hanovre. Sans insister sur ces rapprochements, il est impossible de ne pas remarquer combien la politique de la Prusse au moment d'Austerlitz ressemble à la politique de la France au moment de Sadowa, et cela jusque dans les moindres détails. Ces deux nations ne sont pas seulement deux guerrières qui prennent tour à tour une revanche à coups de canon, ce sont deux joueurs qui, tantôt associés, tantôt adversaires, gagnent ou perdent par des combinaisons ou des fautes presque identiques. La France a dû Austerlitz à l'inaction de la Prusse, comme la Prusse a dû Sadowa à l'inaction de la France. L'offre honteuse du Hanovre, après l'entrevue de Napoléon et de M. d'Haugwitz à Schœnbrunn, est le pendant du projet de cession du Luxembourg à la France par M. de Bismark, et la division de l'Allemagne en confédération du Rhin et confédération du Nord n'est que le projet de Napoléon retourné contre nous par la Prusse. Un

dernier trait achève la ressemblance. Il y avait à Berlin un parti de la cour et de l'armée, composé des vieux compagnons d'armes du grand Frédéric et de la jeune noblesse, honteux de l'inaction militaire de la Prusse, plus honteux de sa politique tortueuse, pleins d'une confiance ridicule dans la supériorité des armes de la Prusse et d'un noble repentir de ses fautes diplomatiques. La reine Louise était l'âme de ce parti. Depuis Austerlitz, elle sentait blessé jusque dans ses entrailles l'honneur allemand, comme nous avons senti saigner après Sadowa l'honneur français. Le prince Louis et les vieux maréchaux Mollendorf et Kalkreuth, ainsi que le duc de Brunswick, dont la gloire faisait trop oublier l'âge, agitaient l'armée de leur ardeur belliqueuse. La cause de la guerre avait d'ailleurs pour elle des hommes d'État comme Hardenberg et des pamphlétaires comme Gentz, l'opinion publique s'exaltait, la passion de Berlin touchait au délire, les jeunes officiers allaient aiguïser leur sabre à la porte de l'ambassadeur de France. M. d'Haugwitz finit par se rallier à son tour au parti de la guerre, et le roi, faible, affligé, résistant en vain, commit la faute politique de provoquer la France, comme nous avons en 1870 provoqué la Prusse. C'était surtout une faute militaire, car il ne restait à la Prusse, de l'armée du grand Frédéric, que la gloire et la vanité, moins les hommes, moins la stratégie, en face

d'un ennemi qui n'avait jamais été plus grand. L'année 1805 avait vu Napoléon à Milan au mois de mai, à Boulogne en août, à Vienne en novembre, à Austerlitz en décembre. Le prestige des armes et de la gloire du dominateur de l'Europe était extraordinaire. Au reste, une partie de l'armée, parfaitement organisée, bien pourvue et commandée, était encore en Allemagne, et elle n'eut qu'à remonter par les passages de la Saale et de l'Elbe pour déboucher par Salsfield sous le maréchal Lannes, culbuter le prince Louis de Prusse, et se poster à quelques journées de Berlin. La victoire d'Iéna détruisit, le 14 octobre, la monarchie militaire de la Prusse. Napoléon entra le 25 à Berlin avec l'armée française; il y signait le 21 novembre les huit fameux articles du blocus continental, et la fin de 1806 fut employée à prendre les forteresses et à marcher en Pologne contre l'armée russe, déjà battue à Zurich, vaincue à Austerlitz, vaincue encore à Eylau et à Friedland. Par la paix de Tilsitt (7 juin 1807), la Prusse fut réduite de moitié.

La France retrouve, hélas ! dans ces souvenirs glorieux l'image renversée de ses malheurs présents. Cependant il y a des différences, et elles sont à notre honneur. J'ai déjà rappelé que l'armée prussienne de 1806, forte de 150,000 hommes, était commandée par le vieux duc de Brunswick, âgé de soixante-douze ans, obstiné dans les

vieilles tactiques du grand Frédéric. Quand Napoléon, à Iéna, vit de la hauteur du Landgrafenberg les premières manœuvres de l'armée : « Ah ! ces perruques-là ! s'écriait-il, ils se trompent furieusement. » Les jeunes officiers étaient très-braves, mais presque tous fanfarons, comme ce colonel qui disait à l'évêque Eylert : « C'est une pitié que les héros de Frédéric combattent les Français avec des fusils et des sabres ; des couteaux suffiraient. » L'armée du grand Frédéric, d'après un autre témoin, fut menée au combat avec aussi peu de réflexion ou de savoir militaire qu'une troupe d'écoliers à une révolte de collège. La cour, l'armée, le Corps législatif, les écrivains français, se sont précipités en 1870 dans les mêmes périls avec le même aveuglement ; mais du moins la France, menée étourdiment à la guerre, se sera mieux conduite pendant ses désastres que la Prusse de 1806. Stettin capitula devant l'escadron de cavalerie de Lasalle ; Davoust entra sans combat dans Cüstrin, Ney dans Magdebourg, où il trouva huit-cents pièces de canon ; nulle résistance, rien de semblable à la belle défense de Strasbourg, à celle de Metz, Phalsbourg, Verdun, Toul, Bitche, Montmédy, Châteaudun, Belfort, et surtout à la longue et opiniâtre défense de Paris, cédant à la famine, sans avoir été pris ni par le génie ni par la force. Plus d'un grand homme capitula aussi, et on vit Jean de Müller, le grand

historien de la Suisse, prendre la plume pour flatter le vainqueur en calomniant sa patrie. En France, les forteresses se sont défendues, et les âmes n'ont pas capitulé.

Cependant Napoléon rencontra devant lui trois femmes vaillantes : la duchesse de Saxe-Weimar, la princesse de Hatzfeldt et la reine Louise. Il fut clément pour les deux premières, mais il ne fut pas doux pour la reine Louise. Blessée dans son orgueil national, affligée de la situation faite à la Prusse, pleine de confiance dans l'armée de Frédéric, entourée de ses sœurs et de ses parents dépouillés de leurs États, la reine Louise n'avait pu contenir son âme ardente, et elle avait certainement beaucoup contribué à la déclaration de la guerre. Ses historiens ont prétendu qu'elle était alors aux eaux de Pyrmont, et que le roi avait tout préparé sans la prévenir ; mais Napoléon ne douta jamais de sa participation. Pendant la nuit qui suivit la victoire d'Iéna, un témoin encore vivant d'Iéna et même de Hohenlinden, le comte Philippe de Ségur, entra dans la chambre où dormait l'empereur pour lui annoncer les derniers résultats de la journée. L'empereur avait le sommeil léger et le réveil très-clair. « Quelles nouvelles ? dit-il à son aide de camp. — Sire, nous avons failli prendre la reine de Prusse. — Ah ! c'eût été bien fait, répartit l'empereur, car elle est la cause de la

guerre. » M. de Ségur était aussi présent lorsque Napoléon, entrant, quelques jours après, dans la chambre à coucher de la reine, à Charlottenbourg, alla droit à son secrétaire et trouva dans ses lettres intimes la preuve de l'aversion qu'il lui inspirait. De là sa rancune personnelle et les insinuations que Napoléon publia dans les bulletins de la grande armée et dans le journal officiel *le Télégraphe*, sorte de moniteur français qu'il fit paraître à Berlin peu de temps après son entrée solennelle.

Quel conquérant, quel législateur, quel génie couronné peut être comparé à Napoléon pendant les années 1806 et 1807? Il avait en deux ans distribué entre ses frères et ses lieutenants les principaux trônes de l'Occident, fondé l'Université, rétabli les finances, embelli les villes, et, grand dans la paix, plus grand dans la guerre, il venait de terrasser l'Autriche, d'écraser la Prusse, de bloquer l'Angleterre, où Pitt mourait désespéré. Vainqueur des Russes à Eylau, reçu en Pologne comme un libérateur, il vivait, au commencement de 1807, dans une espèce de grange du petit village d'Osterode, envoyant de ce lointain quartier jusqu'à Paris ses ordres pour l'encouragement des manufactures, ses idées sur la réforme de l'éducation, ses décrets pour l'expulsion de madame de Staël, ordres, idées, décrets, obéis comme des lois souveraines. C'était aussi dans une bien petite

ville, à Memel, que la reine Louise de Prusse, après un court séjour à Koenigsberg, avait conduit ses enfants, et le roi l'y avait rejointe. Ils y retournèrent après Tilsitt, et ce lieu fut témoin de leurs années de détresse. La famille royale habitait une si petite maison, que le prince royal et le prince Guillaume durent accepter l'hospitalité d'un marchand nommé Argelander. On raconte qu'un vieux memnonite, Abraham Nickell, vint à pied avec sa femme, du fond de la Prusse, pour offrir à la reine 3,000 écus dans une bourse de cuir, et un panier plein de beurre et d'œufs. La reine pleura, et, sans dire un mot, elle prit le châle qu'elle portait et en couvrit les épaules de la brave femme. Il avait dépendu de la reine de faire accepter par le roi, avant la bataille d'Eylau, un armistice séparé ; mais elle avait voulu demeurer fidèle aux Russes, ses alliés. Contente d'avoir obéi à l'honneur, soutenue par sa foi, résignée à la pauvreté, environnée des témoignages les plus touchants de l'affection de son peuple, la reine était descendue cependant au dernier degré de l'infortune ; elle ne savait ce que deviendraient ses enfants, et le titre qu'elle portait lui rappelait seulement que le roi n'avait plus ni sujets, ni soldats, ni royaume. Jamais on ne vit en face l'une de l'autre tant de gloire et tant de détresse.

Mais combien la reine vaincue sut se montrer morale-

ment plus grande que le triomphateur ! Il faut lire, à côté des bulletins inconvenants de Napoléon, comparant la reine à Armide et se moquant de ses chiffons mêlés aux papiers politiques, les pages nobles et touchantes du journal de la malheureuse reine ; il faut lire surtout les lettres pleines d'une courageuse résignation qu'elle écrivit à son père, le duc de Mecklembourg, du fond de son exil de Memel.

« Memel, 1807.

« C'est avec l'émotion de cœur la plus profonde et des larmes de la plus reconnaissante affection que j'ai lu votre lettre du 14 avril... Quelle consolation et quel soutien pour moi au milieu de mes épreuves ! Quand on est aussi tendrement aimé, on ne peut être complètement malheureux. De nouveaux et d'écrasants fardeaux nous sont imposés encore, et nous sommes à la veille d'être obligés de quitter le royaume. Pensez à ce que cela va être pour moi ! Malgré tout, au nom de Dieu, je vous en conjure, ne vous méprenez pas sur votre fille. Ce n'est pas la crainte qui m'humilie. Deux raisons fondamentales m'élèvent au-dessus de malheurs si étranges. La première est que nous ne sommes pas le jeu d'un sort aveugle, nous sommes dans les mains de Dieu. La seconde, c'est que nous tombons avec honneur.

« Le roi a prouvé au monde qu'il ne désirait que l'honneur, et qu'il ne méritait pas l'ignominie. Il n'y a pas eu un seul de ses actes où il ait pu faire autrement sans manquer à son caractère et sans trahir son peuple. Ceux-là seulement qui ont l'âme haute comprendront quelle force je trouve dans cette pensée ; mais revenons au fait. Par la perte de la malheureuse bataille de Friedland, Kœnigsberg tombe dans les mains des Français. Nous sommes pressés par l'ennemi, et si le danger approche plus près encore, il me faudra quitter Memel avec mes enfants. Le roi rejoindra l'empereur. Je partirai pour Riga aussitôt qu'un péril imminent m'y contraindra. Dieu me donnera la force de supporter l'heure où il me faudra quitter le royaume. La force me sera nécessaire ; mais je lève mes yeux vers le Tout-Puissant, source de tous les biens, et dont les décrets insondables permettent que le mal s'accomplisse ; ma ferme croyance est qu'il ne nous enverra rien au delà de ce qu'il nous est possible de supporter. Encore une fois, mon bien-aimé père, nous tombons avec honneur, respectés et aimés d'autres nations, et nous aurons des amis fidèles, parce que nous le méritons. Je ne puis trouver d'expression pour dire combien cette pensée me console. Je supporte tout avec le calme qu'une conscience tranquille et une ferme soumission peuvent donner. Soyez donc assuré, mon bon père, que je ne puis

être complètement malheureuse, et que d'autres, chargés d'une couronne et de tous les dons de la fortune, ne sont pas en paix comme nous. »

« Memel, 24 juin 1807.

« L'armée a été obligée de se retirer; il y a une suspension d'hostilités et un armistice de quelques semaines. Les nuages se lèvent et se dissipent souvent au moment où ils semblent menaçants. C'est peut-être ce qui arrive en ce moment. Personne ne le désire plus vivement que moi; mais les désirs sont des désirs, et ils sont sans consistance. Tout vient d'en haut!... Ma foi ne faillira pas. Vivre ou mourir dans les voies de la droiture, vivre de pain et de sel, s'il le faut, ne sera jamais pour moi un malheur suprême; mon malheur est de ne plus espérer. Ceux qui ont été ainsi arrachés de leur paradis terrestre ont perdu la faculté d'espérer. Si le bonheur peut un jour se lever, ah! personne ne le recevra avec plus de reconnaissance que moi; mais je ne puis l'espérer. Quand le malheur nous écrase, il peut un instant nous embarrasser, mais il ne peut nous humilier tant qu'il n'est pas mérité. Le mal et l'injustice de notre côté m'auraient menée au tombeau; je ne succomberai pas dans notre disgrâce, car nous pouvons lever le front haut. »

C'est au mois de juin que cette lettre était écrite, et au mois de juillet, après Friedland, les deux empereurs Alexandre et Napoléon, s'enivrant l'un et l'autre des rêves de leur ambition colossale, firent venir à Tilsitt l'infortuné roi Frédéric-Guillaume, et y appelèrent la reine elle-même. « Ce que cela me coûte, a-t-elle écrit alors dans son journal, Dieu seul le sait. Je ne hais pas cet homme, mais il a fait le malheur du roi et de la nation. J'admire ses talents, je ne puis souffrir son caractère fourbe. Je ne sais comment être polie envers lui ; mais il le faut, et je suis faite aux sacrifices. » On connaît tous les détails de la célèbre entrevue de Tilsitt, racontés avec tant d'éloquence par M. Thiers. Les écrivains allemands seuls ont cité une noble réponse de la reine Louise au conquérant : « Comment avez-vous commencé la guerre avec moi, vainqueur de tant de puissantes nations? — *Sire, la gloire du grand Frédéric nous a fait illusion sur nos forces ; elle permettait de se tromper.* »

La paix de Tilsitt promit au roi de Prusse la restitution de ses États ; mais cette restitution ne fut pas immédiate. Le roi et la reine de Prusse quittèrent cependant Memel, et ils ramenèrent leurs enfants dans le petit château de Hufen, près de Königsberg. La vie de la reine fut toute consacrée à l'étude et à l'éducation de ses six enfants. Ses lectures favorites étaient l'Écriture sainte et

les Psaumes, qu'elle appelait un *alleluia dans les larmes*, les notices de Suvern sur les grands hommes de l'Allemagne, et aussi les premiers écrits de Pestalozzi sur l'instruction primaire, dont elle encourageait avec ardeur la propagation. A la fin de l'année 1808, elle accompagna le roi à Saint-Pétersbourg, et ils auraient pu revenir à Berlin, évacué par les troupes françaises, sans la campagne de Wagram. Il fallut passer à Hufen l'été de 1809. C'est à cette date que se rattache une troisième lettre de la reine Louise à son père, lettre dont les événements qui suivirent, et qui amenèrent la chute de Napoléon, firent en quelque sorte une prophétie. Devant cette leçon adressée aux peuples qui s'abusent avec leur gloire passée, et aussi aux conquérants qui abusent de la victoire présente, la France et le nouvel empereur d'Allemagne ont l'une et l'autre à réfléchir. A nous, peuple pour le moment déchu, la reine déchue prêche la confiance dans l'avenir; à son fils, victorieux et triomphant, la mère rappelle les retours possibles de la fortune.

« Hufen, 1809.

« Mon bien-aimé père, tout est perdu, si ce n'est pour toujours, au moins pour le présent. Je n'espère plus rien durant ma vie. Je suis à présent résignée et soumise aux volontés de la Providence. Je suis tranquille. Dans le

calme de la résignation, si je n'ai pas le bonheur, je trouve un bien plus grand dans la paix de l'esprit. Il devient plus clair pour moi chaque jour que tout ce qui est arrivé devait être. *La Providence voulait amener un nouvel ordre de choses pour renouveler le vieux système usé de notre politique, qui ne pouvait plus durer. Nous avons dormi sur les lauriers du grand Frédéric, qui avait, comme le héros de son temps, commencé une ère nouvelle; nous n'avons pas fait les progrès que les événements exigeaient de nous, et nous avons été dépassés. Personne ne voit cela plus clairement que le roi. Tout à l'heure j'ai eu une longue conversation avec lui à ce sujet, et il me disait tristement : « Tout ceci doit être changé. « Il faut réformer beaucoup de choses. » Les meilleurs et les plus sages faillissent, et l'empereur des Français est habile et politique. Quand même les Russes et les Prussiens se seraient battus comme des lions et que nous n'aurions pas été conquis, nous aurions été obligés d'abandonner la lutte, et l'ennemi serait resté avec tous ses avantages. Nous pouvons apprendre beaucoup de Napoléon. Ce qu'il a fait ne sera pas perdu pour nous. Ce serait un blasphème de dire que Dieu a été avec lui; mais en apparence il est un instrument dans la main du Tout-Puissant pour couper les branches qui n'ont plus de sève, et qui ont grandi et se sont identifiées au tronc de l'ar-*

bre. Certainement des temps meilleurs viendront. Notre foi dans celui qui est le bien par excellence m'en répond. Le bien seul produit le bien. C'est pourquoi je ne puis croire que l'empereur Napoléon soit ferme et assuré sur son trône resplendissant. *La vérité et la justice seules sont immuables* ; il n'est que sage, c'est-à-dire que politique. *Il n'agit pas d'après les lois éternelles, mais selon les circonstances qui s'élèvent devant lui.* Aussi son règne est souillé d'injustice. *Il n'agit pas généreusement envers l'humanité, son but n'est pas légitime.* Son ambition désordonnée n'a d'autre fin que son élévation personnelle. Son caractère nous inspire plus d'étonnement que d'admiration. *Il est aveuglé par la fortune et croit qu'il a le pouvoir de faire tout ce qu'il veut ; aussi ne sait-il pas ce que c'est que la modération, et celui qui ne se modère pas doit nécessairement perdre son équilibre et tomber.* Je crois fermement en Dieu ; je crois qu'il règle les affaires de ce monde par sa sagesse, et je *ne retrouve pas cette sagesse dans les abus de la force.* Je garde donc l'espérance de temps meilleurs, sortis de nos maux présents. Tous les hommes de cœur ont la même espérance, le même désir, la même attente. Tout ce qui arrive et tout ce que nous avons déjà souffert n'est pas un état qui doive durer, mais seulement le sentier qui nous conduira à un état meilleur. Cette résurrection est loin de nous, et

nous ne la verrons probablement pas, et nous pouvons périr en tâchant de l'atteindre.

« Malgré tout, Dieu est juste. Je trouve consolation, courage, sérénité dans cette pensée et dans les espérances qui sont gravées dans mon âme. Tout en ce monde n'est-il pas transition? Il faut pourtant le traverser. *Ayons soin seulement que chaque jour nous trouve mieux préparés que la veille.* Voici, mon bien-aimé père, ma profession de foi politique, aussi bien qu'une femme comme moi peut la définir et l'exprimer. Vous y verrez que vous avez une fille résignée dans son adversité, que les principes de foi chrétienne et de crainte de Dieu que vous lui avez donnés portent à présent leurs fruits, et continueront à le faire jusqu'à son dernier soupir.

« Nos enfants sont nos vrais trésors, et nous les regardons avec une satisfaction complète et une juste espérance. Le prince royal est plein de vivacité et d'esprit, qualités remarquables qui sont heureusement cultivées. Il est vrai dans ce qu'il sent et ce qu'il dit. Il lit l'histoire avec intelligence. Il a pour le grand et le beau un attrait remarquable. Ses saillies nous amusent déjà. Il est tendrement dévoué à sa mère et a le cœur pur. Je l'aime de toute l'ardeur de mon âme, et je lui parle souvent des devoirs qu'il aura à remplir lorsqu'il sera roi.

« *Notre Guillaume* (le roi actuel) sera, si je ne me

trompe, comme son père, simple dans ses habitudes, droit et intelligent. Il lui ressemble beaucoup, mais il ne sera pas si beau... Charles est bon enfant, gai, droit, plein d'intelligence et de talent...

« Les circonstances et les situations forment les hommes, et il est peut-être heureux pour nos enfants d'avoir connu le malheur dans leur enfance. S'ils avaient été élevés au milieu du luxe et des jouissances, ils auraient pu croire que ces biens leur étaient dus. Ils voient sur le front soucieux de leur père et dans les larmes de leur mère qu'il peut en être autrement. »

On peut compléter cette lettre admirable par cet extrait du journal de la reine : « La postérité ne me placera pas parmi les femmes célèbres ; mais on dira de moi : Elle a beaucoup souffert avec patience, elle a donné le jour à des fils dignes d'assurer au pays des jours meilleurs. » Le cachet qu'elle s'était fait graver portait ces quatre mots : *Justice, amour, foi, vérité*. Le malheur, l'exil, la pauvreté, les avaient aussi gravés dans son âme, et ce n'est pas au bal de Francfort, aux fêtes de Berlin, à la cour et dans la splendeur, c'est dans la petite maison de Memel ou dans le modeste Hufen que la reine Louise fut grande, vraiment reine, et qu'elle prit à jamais possession du cœur de ses sujets. Deux dates marquent la fin de cette vie agitée :

elle était entrée à Berlin, comme fiancée, le 23 décembre 1793, et elle y rentra comme reine le 23 décembre 1809. Elle y fut reçue par son père, elle revit Potsdam, Charlottenbourg, Paretz, puis elle voulut revoir le palais où elle était née, aller passer quelques semaines dans le duché de Mecklembourg. Elle y tomba malade à Hohenzieritz, et mourut le 19 juillet 1810, entourée de ses enfants, de son mari, de ses sœurs. Le 23 décembre 1810, le prince Charles accompagnait les restes mortels de sa mère au mausolée de Charlottenbourg. La reine Louise n'avait que trente-quatre ans. Elle mourait sans avoir vu la cinquième coalition, la campagne de Russie, la coalition de toute l'Europe, Fontainebleau, Waterloo.

III

On ne s'attend pas à trouver ici le récit de l'entrée des Prussiens dans Paris en 1815, des indignités qu'ils y commirent, et dont le duc de Wellington rougissait. Encore moins ferons-nous le récit de l'invasion de 1870. Ce sont là des dates néfastes que le Français voudrait effacer de son histoire ; mais du moins la triste philosophie des représailles explique la première invasion, 1814 est la rançon de 1806, Waterloo compense Iéna, et l'on comprend

cette réponse d'un officier de Blücher à lord James Hay, qui essayait d'intervenir entre des soldats prussiens et des gendarmes français se battant dans le jardin du Palais-Royal : « Nous avons fait vœu de rendre aux Français ce qu'ils ont fait aux Prussiens. »

Mais rien ne peut expliquer ni excuser les abus de la force commis en France par la Prusse en 1870. Oubliant tous les services que lui a rendus le second empire, brisant de ses mains cette belle tentative d'équilibre européen qui a donné plus de trente ans de paix au monde, pleine de mépris pour les maximes de morale entre nations qui tendaient à faire entrer la justice dans les rapports politiques, détruisant à plaisir les richesses et les travaux, patrimoine commun des hommes, la Prusse abuse savamment de sa force, sans aucun profit pour la civilisation humaine. Cette guerre, dans ses causes, ses procédés, ses suites, n'aura été qu'une épouvantable inutilité, et comme un de ces fléaux capricieux de la nature qui détruisent en un jour de tempête l'œuvre des siècles. C'est pourquoi toutes les paroles prophétiques et vengeresses que la reine Louise de Prusse a écrites sur Napoléon retombent sur le roi Guillaume. La mère se lève entre nous et son fils pour lui reprocher ses excès de violence. « Cet homme, a-t-elle dit de Napoléon, n'agit pas d'après les lois éternelles de la justice, il satisfait son

ambition, il n'est pas généreux envers les hommes, il perdra l'équilibre, et la nature reprendra ses droits ! »

La même voix exhorte les vaincus à réfléchir sur les causes de leur défaite. Sans doute les événements de 1870 et même ceux de 1815 sont encore trop près de nous pour que nous puissions les soumettre aux lois de cette perspective, de cet ordre logique entre les causes et les effets dans lequel l'esprit humain a besoin de classer les événements pour leur donner un sens. Cependant nous en savons assez pour nous préserver, dans l'appréciation réfléchie de nos malheurs, de trois systèmes de philosophie de l'histoire faussement décorés des beaux noms de systèmes métaphysique, mystique et politique. Le premier est tout allemand ; il consiste à glorifier le fait accompli, à remplacer par l'évolution fatale des idées autour des événements l'évolution des événements autour des idées éternelles, système nuageux qui exclut à la fois l'idéal et la liberté, sans lesquels il n'y a aucune responsabilité dans l'acteur, aucun plan dans le drame qui s'appelle l'histoire. O clarté de Descartes, solidité de Pascal, majesté de Bossuet, débarrassez-nous à jamais de ces nuées épaisses qui dérobent à l'Allemagne elle-même la gloire pure de son Leibnitz ! Le système mystique est cher au roi Guillaume ; il se considère volontiers comme l'aide de camp général du Dieu des armées, et il prend pour la

religion deux idées qui sont le contraire de la religion, l'idée napoléonienne d'une mission céleste, dévotion commode de tous les conquérants, et l'idée païenne d'un Dieu brutal qui oublierait les malheureux pour favoriser les puissants. Enfin le système politique dispose les vaincus à envier les vainqueurs, à les imiter, à copier leurs institutions militaires ou administratives, banale inclination qui porte à emprunter servilement des lois faites pour d'autres, au risque de contraindre le génie, de fausser l'histoire, d'asservir la nature d'un peuple. La Prusse aussi nous avait copiés : elle avait reçu Voltaire, adopté Maupertuis, écouté M. de Calonne, emprunté les idées et les modes des fugitifs de l'édit de Nantes ou des émigrés de Versailles ; mais elle n'a été grande et forte que le jour où elle a su développer ses propres dons, remplacer Voltaire par Goethe, Maupertuis par Humboldt, enfanter Stein, Scharnhorst, Schleiermacher, Fichte, Arndt, et vivre de son propre fonds. La reine Louise nous montre la route à suivre. « La liberté morale, disait-elle, nous rendra la liberté politique. Nous nous étions endormis, et laissé corrompre. Travaillons à nous réformer selon la justice, et Dieu bénira nos efforts. La leçon d'Iéna sera dure, mais précieuse ; elle nous a réveillés. »

Ces simples conseils d'une femme valent mieux que tous les systèmes métaphysiques tant préconisés de nos

jours en Allemagne, ou plutôt, qu'on ne s'y trompe pas, ils se rattachent à la plus vraie métaphysique, celle qui ne voit dans les événements humains que le jeu de l'intelligence et de la liberté, à la plus pure religion, celle qui reconnaît Dieu dans la souffrance et ne le cherche pas du côté du succès, enfin à la plus haute politique, celle qui fait dépendre le sort des peuples non de telle ou telle formule militaire ou administrative, mais de leur fidélité aux lois éternelles du travail et du devoir. J'ai lu sur une petite maison des bords du Rhin ces trois mots écrits autour de la porte : *frisch, fromm, frei*, actif, pieux, libre. Ces trois mots sont l'honneur et le secret de la puissance d'une grande nation. La reine Louise a dit à Napoléon : *Nous nous étions endormis !* La Prusse avait dormi après Frédéric et Rossbach ; la France a dormi du même sommeil sur la gloire de 1789 et sur les lauriers d'Austerlitz. Elle s'est crue deux fois souveraine du monde, par les armes et par les idées, et ne parlait plus sans dédain du travail et du devoir, mots assez malsonnants et bien vieux, qu'il nous faut rajeunir. L'Allemagne a travaillé. Son réveil est dû à l'énergique effort de quelques hommes supérieurs aidés par l'effort obscur de chacun, à son poste, dans sa famille et dans sa maison. La guerre actuelle peut être définie la défaite des gens d'esprit qui ne travaillent point par des gens de sens qui travaillent. Le

châtiment de 1806 a rendu à la Prusse l'énergie perdue ; six ans après, la Prusse était en état de lever 200,000 hommes contre nous. Il n'a fallu que huit ans à la France pour passer de l'abîme sanglant de 1793 aux victoires, à l'ordre, à la paix de 1802, et avant 1820, sous un gouvernement constitutionnel, presque tous les désastres de 1813 étaient réparés. N'oublions pas ces consolants souvenirs, mais n'oublions pas surtout que ces désastres mêmes étaient la suite directe des victoires prodigieuses et stériles de 1806, de l'abus de la force et de la dictature, instruments maudits qui se retournent inévitablement contre les hommes qui les ont maniés et contre les peuples qui les ont subis.

